La France avant les Francs, par Jean Macé...

JEAN MACÉ

LA FRANCE AVANT LES FRANCS



LE NEGRE REL.

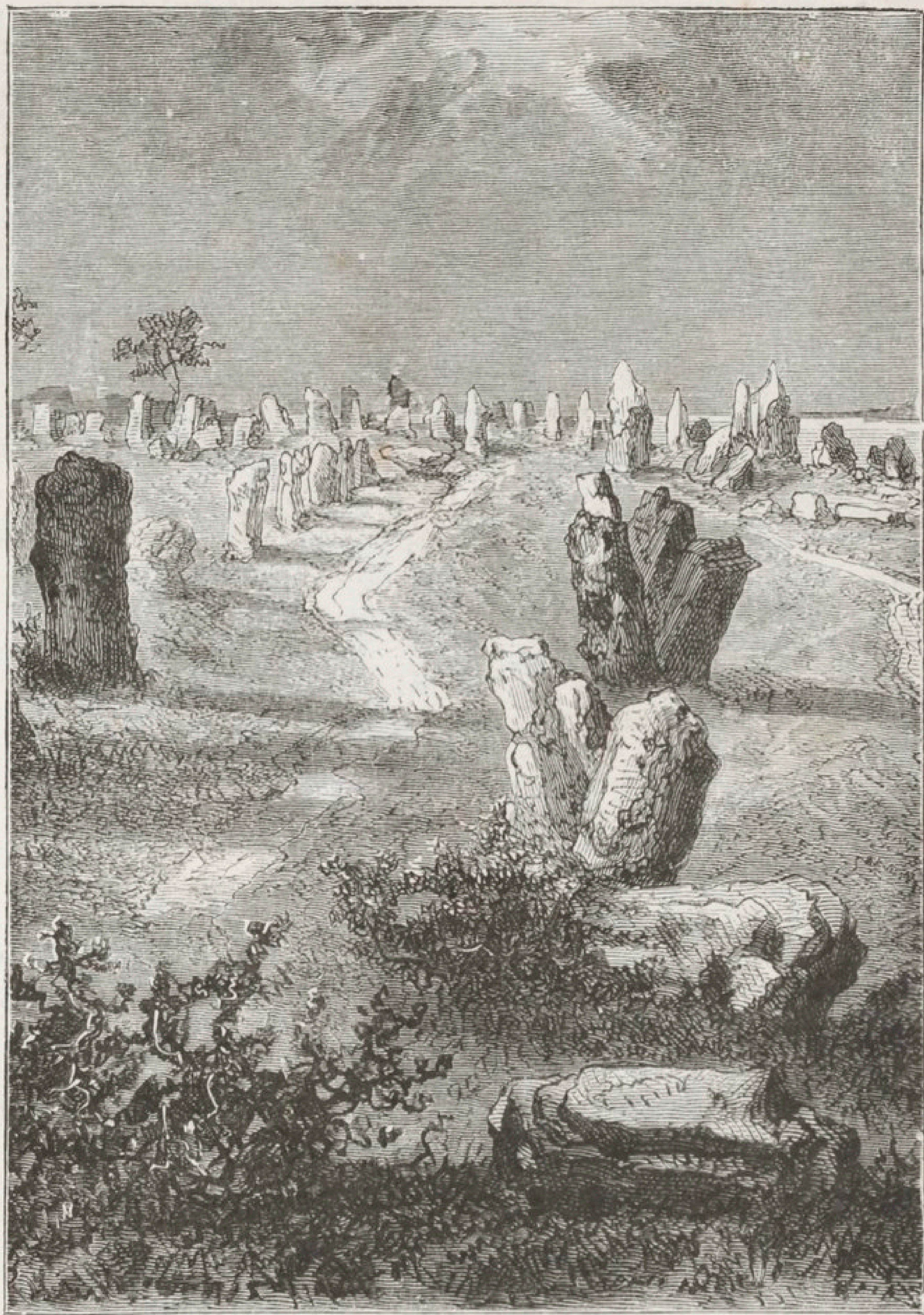
A. SOUZE

COLLECTION J. HETZEL & Cie

2.75

LA FRANCE
AVANT LES FRANCS

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).



MONUMENTS DRUIDIQUES DE CARNAC.

LA FRANCE AVANT LES FRANCS

PAR

JEAN MACÉ

DESSINS PAR P. PHILIPPOTEAUX, VIOLLET-LE-DUC, ETC.



PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS



AU LECTEUR

Les petites histoires de France que l'on met entre les mains des enfants ne leur disent rien quelquefois, ou presque rien, des Francs : elles font commencer notre histoire nationale à Clovis. On ne saurait donner une idée plus fausse des origines de notre pays. Il avait déjà une longue histoire quand les bandes franques s'en sont emparées, et, bien que nous portions aujourd'hui leur nom, c'est de la vieille Gaule que nous sommes les enfants ; c'est à elle qu'il faut remonter pour savoir d'où nous venons. Il faut même remonter plus haut, beaucoup plus haut, si l'on veut se rendre bien compte des commencements du pays de France.

L'introduction aux petites histoires de France que je vais essayer d'esquisser a pour but d'aider les parents à combler en famille une lacune regrettable dans le premier enseignement. Il n'en est pas de plus important, bien que beaucoup le traitent trop à la légère en se disant qu'il sera rectifié plus tard. On peut le rectifier, il est vrai ; mais c'est l'histoire du papier gratté. On a beau s'y prendre de toutes les façons, ce qu'on écrit dessus ensuite n'est jamais aussi net que la première fois.

JEAN MACÉ.

INTRODUCTION

Cette France que nous habitons, qui va des Pyrénées aux Alpes, du Rhin à l'océan Atlantique, n'a pas toujours eu la forme que nous lui voyons sur la carte. Là où sont aujourd'hui Paris, Orléans, Bordeaux, Marseille, Strasbourg, la mer a jadis promené ses flots, et non pas une fois, mais plusieurs, le sol se haussant et se baissant tour à tour, tantôt pour la renvoyer et tantôt pour la recevoir. Des lacs qui n'existent plus ont couvert en Alsace, en Auvergne et ailleurs, de vastes étendues de terrain. Nos fleuves sont d'hier, en regard des anciens cours d'eau qui emmenaient aux mers d'autrefois les pluies des premiers âges, et nos montagnes sont sorties de terre les unes après les autres, dans un ordre qu'on a pu retrouver, comme on a pu compter aussi les allées et venues de l'Océan sur ce qui est maintenant notre domaine.

Nos chênes et nos pommiers n'ont pas non plus toujours poussé dans ce pays; nos chiens, nos bœufs et nos mou-

tons ne l'ont pas toujours habité. D'autres végétaux et d'autres animaux y vivaient anciennement, dont la plupart ont disparu sans retour de la surface de la terre; quelques-uns ne se retrouvent plus que dans les régions du pôle et de l'équateur.



L'homme enfin y a fait son apparition bien longtemps avant les peuples dont nous parle l'histoire. Une race qui n'était pas la nôtre a laissé sous nos pieds des traces irrécusables de son passage, et des compatriotes inconnus, dont nous rougirions probablement s'ils reparaissaient au milieu de nous, ont conquis pour nous la terre de France sur les grands animaux auxquels elle appartenait quand ils sont venus.

On s'était habitué d'abord, en suivant la trace des chroniqueurs du moyen âge, à faire commencer l'histoire de France aux Francs. Puis on a reconnu que nos ancêtres, les Gau-

lois, méritaient bien aussi d'y avoir leur place, et ses origines ont reculé de quelques siècles. Voici maintenant que, par delà tout l'enseignement des livres, une science nouvelle vient de retrouver dans le grand livre de la terre de bien plus anciennes origines, auxquelles ne sauraient demeurer étrangers ceux qui veulent se tenir au courant des connaissances actuelles. A côté de cette longue histoire du sol national et des premiers êtres vivants qu'il a portés, ce qui s'est appelé jusqu'à présent l'histoire de France est comme un jour à côté d'un siècle, moins peut-être si on se laisse aller aux conjectures possibles. Il y a là désormais pour chaque pays une introduction à mettre en tête de ses annales. C'est un champ d'études qui va chaque jour s'élargissant, d'autant plus curieux à fouiller qu'il est en dehors de toute la tradition humaine, et que, si son aide y fait défaut, on est sûr au moins d'échapper à ses mensonges. Et quel récit de bataille, quel avénement de dynastie mérite autant d'appeler l'attention des studieux que ces grandes révolutions du globe, qui semblaient perdues à jamais dans la nuit des temps, et qui viennent d'être remises en lumière par un si merveilleux effort de l'esprit humain? Les affirmations de l'astronomie, si étranges pour l'ignorant, peuvent seules lutter d'audace et de grandeur avec celles de la géologie, qui travaille comme elle sur un terrain hors de portée. L'astronomie nous dit le poids de la

terre que l'homme ne saurait peser, le volume du soleil qu'il ne saurait mesurer, sa distance qu'il lui est défendu de parcourir. De même pour la géologie. Elle nous raconte les événements qui se sont passés alors que l'homme n'était pas là pour les voir, et ses révélations ont quelque chose de si extraordinaire qu'on les accueille involontairement par un mouvement d'incrédulité. Il convient donc, avant de les aborder, de donner une idée des faits qui en sont la base, et des procédés employés par le géologue pour monter du connu à l'inconnu. C'est ce que nous allons essayer de faire du mieux que nous pourrons.

Supposez qu'un homme aille se promener seul dans une forêt qu'il n'a jamais vue.

Il aperçoit tout à coup des pans de murs sortant du milieu des buissons, une porte vermoulue tenant encore à ses gonds, des débris de fenêtres gisant à terre sous les ronces et les herbes, et, dans le fond d'un âtre, la plaque de la cheminée, toute noire de suie. Assurément il n'attendra pas les renseignements qu'auraient à lui donner les gens du pays pour se dire : Il y a eu là une habitation humaine.

En y regardant de plus près, il voit, pris dans la muraille, des restes de poutres carbonisées et fendillées. Il aura bien assez de confiance dans son propre jugement pour en conclure, sans autre information, que l'habitation a été détruite par le feu.

Un jeune sapin a poussé dans un coin de ce qui fut autrefois une chambre. Il est trop clair qu'il n'a pas commencé à pousser pendant qu'elle était habitée. Notre homme le coupe au pied, et compte les anneaux de bois du tronc. — Vous savez que chaque année il s'en forme un nouveau, facile à distinguer des autres. — S'il s'en trouve douze, voilà sans contredit douze ans au moins que la maison incendiée est restée ouverte à tous les vents. Son ancien propriétaire viendrait lui-même jurer ses grands dieux qu'il n'y a que dix ans, on ne le croirait pas.

Le promeneur poursuit ses recherches ; et, râclant avec son couteau la couche de feuilles mortes, de poussière et de branches pourries, apportée par le vent dans la chambre abandonnée, il rencontre entre deux carreaux du dallage remis à jour une de ces épingles doubles qui servent aux femmes à retenir leurs cheveux.

Une femme habitait là, au milieu de la forêt.

Un enfant aussi, et c'était probablement une fille : voilà maintenant une tête de poupée en porcelaine!

Ce morceau de pipe qui se cachait sous le terreau, tout près de la plaque enfumée, semble prouver qu'il y avait un père dans la maison, si toutefois il ne provient pas de quelque bûcheron, accouru pour combattre l'incendie.

Ainsi fouillant et raisonnant, le curieux investigateur finira, c'est facile à comprendre, par rassembler, sans l'aide

d'aucun témoignage humain, sur la maison et ses habitants une certaine quantité de renseignements, les uns qu'il aura le droit de considérer comme certains, les autres qu'il fera bien de tenir pour problématiques, à moins de nouvelles découvertes, celle d'un coffre oublié par exemple, contenant un uniforme moisi de garde-chasse, et des lambeaux de petites jupes. Il n'y aurait plus alors de doutes sérieux à conserver sur l'existence du père et le sexe de l'enfant.

C'est avec des recherches et des raisonnements du même genre que les géologues ont pu refaire, sans trop de présomption, l'histoire des temps antérieurs à l'homme, et si l'on veut y réfléchir sérieusement, on conviendra que nos juges d'instruction ont fait plus d'une fois des tours de force qui valaient tous les leurs.

Quand on creuse la terre, on rencontre, superposées d'habitude par étages horizontaux, une série de couches de nature, d'épaisseur et d'aspect différents, qui se prolongent quelquefois toutes ensemble à de grandes distances. L'outil gigantesque qui est allé chercher à 1800 pieds sous terre, il y a vingt ans, l'eau jaillissante du puits artésien de Passy, a traversé vingt-cinq de ces couches, juste les mêmes qu'on avait rencontrées en forant le puits artésien de Grenelle, si bien que les géologues qui suivaient l'opération ont pu prédire l'arrivée de l'eau, à quelques heures près.

Voici la liste des terrains traversés, telle que je la trouve dans le *Magasin pittoresque* de 1862 :

1°	Terrain végétal	0m	80
2°	Marne mélangée de parties calcaires et sable jaune	3	20
3°	Roche calcaire coquilleuse	14	65
4°	Sable et coquilles	1	35
5°	Sable pur	5	99
6°	Argile bleue avec lignite [1]	3	20
7°	Argile grise	1	81
8°	Argile rouge panachée	16	11
9°	Argile jaune panachée	2	53
10°	Argile grise mélangée de calcaire	3	12
11°	Galets calcaires	5	94
12°	Craie blanche mélangée de silex	263	30
13°	Craie grise claire pure	22	89
14°	Craie blanche avec silex	17	29
15°	Craie grise claire pure très compacte	4	23
16°	Marne blanche et silex	20	58
17°	Marne blanche pure	56	23
18°	Marne grise pure très plastique	33	80
19°	Craie claire dure	10	99
20°	Marne argileuse vert foncé	14	96
21°	Marne grise avec pyrites [2]	20	73
22°	— avec débris fossiles	42	33
23°	— très noirâtre	11	00
24°	Première couche aquifère, non jaillissante	2	60
25°	Marne noirâtre	6	90
	Couche aquifère jaillissante	586	53

1. De *lignum*, bois. Le lignite est un bois qui commence à se métamorphoser en houille, et dont la texture végétale est encore visible.

2. On donne le nom de pyrites aux combinaisons du soufre avec le fer ou le cuivre.

Voilà le commencement de ce que les Parisiens ont sous leurs maisons ! Il n'est pas besoin d'un grand effort d'intelligence pour reconnaître que toutes ces assises du sol qui les porte n'ont pu se former que dans l'ordre même de leur superposition, que, par exemple, les $14^{m},65^{c}$ de la roche calcaire, dans laquelle on a taillé les moellons de Paris sont postérieurs à la série des argiles qu'ils recouvrent, et que celles-ci n'existaient pas assurément à l'époque où se déposait, miette à miette, sous les eaux de l'Océan, cette puissante couche de craie blanche mélangée de silex, qui fait à elle seule près de la moitié de l'épaisseur totale. Nous tenons donc ici un premier renseignement, aussi positif assurément qu'aucun de ceux que nous possédons sur les faits de la période humaine, le rang d'âge des terrains, chacun d'eux étant nécessairement plus jeune que celui sur lequel il repose.

Je viens de dire que l'emplacement de Paris était sous l'Océan quand la craie s'y est déposée, et c'est une assertion qui peut paraître un peu hardie au premier abord. Elle ne le paraîtra plus quand on saura qu'on retrouve enfouis dans la craie des coquillages de mer, des squelettes de requins et de dauphins, qui jouent ici le rôle des objets trouvés dans notre maison de la forêt, et avec encore bien plus d'autorité, puisque ce sont les anciens habitants eux-mêmes qui reparaissent pour témoigner du passé.

A chaque fois que l'Océan a envahi un point du globe, il a laissé en partant sa carte de visite, c'est-à-dire un terrain nouveau, dans lequel se sont trouvés pris, au fur et à mesure qu'il se formait, tous les débris de végétaux et d'animaux qui descendaient au fond des eaux. C'est là ce qu'on appelle les *fossiles* — les *enfouis* pour traduire le mot en français [1].

Fouillez un fossé de route, le lendemain d'une pluie d'orage. Vous y trouverez, enterrés dans le limon qu'ont apporté les eaux de pluie des morceaux de bois, des feuilles, des coquilles de limaçon remplies de boue, quelquefois un débris d'assiette ou de bouteille. Supposons que le fossé soit profond, et qu'il n'y ait pas de cantonnier pour le nettoyer : après une longue suite de pluies, chacune apportant sa petite couche de limon, les feuilles, les coquilles, les débris et les morceaux de bois pris dans la première, finiront par se retrouver recouverts de plusieurs pieds de terre, et voilà des fossiles qui pourront, dans des milliers d'années, rendre témoignage de ce qui existait autrefois à la surface du sol.

C'est là juste ce qui s'est passé en grand sur toute la terre, et l'inspection des couches qui s'étagent à l'heure qu'il est dans ses profondeurs nous suffit maintenant, grâce

1. Fossile vient du mot latin *fodere*, qui signifie enfouir.

à ces témoins qu'elles contiennent, pour déterminer avec certitude l'état général de la surface à l'époque où chacune d'elles s'est déposée.

L'on a pu s'assurer de la sorte que les argiles qui surmontent la craie de Paris ne sont pas de formation marine, et qu'elles se sont déposées soit dans un lac, soit à l'embouchure d'un fleuve. On n'y trouve en effet que des coquilles d'eau douce, et çà et là des amas d'arbres enfouis, absolument comme il s'en rencontre dans les vases accumulées sous nos yeux par le Mississipi à son embouchure.

Voici encore une affirmation permise sur ces terrains formés avant l'homme, qu'un voile impénétrable semblait dérober à toute étude, leur origine et la nature des eaux au sein desquelles ils se sont formés.

Ce n'est pas tout.

La craie se cache à Paris sous onze couches venues après elle, dont l'épaisseur est de 176 pieds dans le puits artésien de Passy. Que l'on s'éloigne du côté de la Champagne, on la retouvera à la surface du sol dans les environs d'Épernay, et n'importe où l'on creusera sur le trajet, on peut être sûr de la rencontrer. Il est bien clair que dans les anciens temps, alors que ces onze couches n'existaient pas encore, la craie s'enfonçait à cet endroit, pour former un grand bassin qui les a reçues l'une après l'autre. Ce bassin, comblé maintenant, il nous est bien facile d'en retrouver à

cette place les rivages, bien que nul géographe ne l'ait vu à l'époque où il était rempli d'eau. Ils sont encore là, et nous pouvons les relever tout à notre aise, en suivant, la canne à la main, les contours de la ligne où la craie sort de terre. Partout où rien ne la recouvre, nous pouvons affirmer hardiment que les eaux des argiles, des sables et du calcaire de Paris ne sont pas arrivées là.

Si d'Épernay on se dirige sur la Bourgogne, on trouve sous la craie un autre terrain calcaire, plus ancien qu'elle évidemment, qui se dégage à son tour de dessous elle pour paraître à la surface, et qui, lui aussi, s'est formé sous la mer : les coquilles qu'il renferme ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Du reste ce ne sont plus les mêmes. Elles appartiennent à des espèces depuis longtemps disparues, qui n'existaient plus déjà à l'époque où est venue la mer de la craie. Nous voici en mesure de retrouver aussi les anciens rivages de celle-ci. Elle n'a pu certainement dépasser la ligne où le vieux terrain paraît à la surface, car elle aurait laissé là, comme ailleurs, sa carte de visite si elle l'avait recouvert.

Les hommes de 30 ans sont des vieux pour les jeunes gens, et des jeunes gens pour ceux qui ont dépassé la cinquantaine. Il en est de même avec les couches de la terre. Ce vieux terrain devient tout jeune quand on remonte en pensée la suite des âges : il s'en était déposé bien d'autres

avant lui. De la Bourgogne on peut le suivre jusqu'au massif des Ardennes, où il vient finir brusquement du côté d'Arlon, en Belgique, à la limite d'une couche bien plus âgée, une couche d'ardoise, de cette ardoise si connue des écoliers, laquelle s'élevait jadis au-dessus des vagues de sa mer à lui, et n'a été depuis, c'est bien certain, recouverte par aucune autre, puisque aujourd'hui encore elle est à l'air, et que le sol ne porte les traces d'aucun séjour des eaux postérieur à sa formation.

Vous devez commencer à comprendre comment, d'observations en observations, on a pu parvenir à refaire toute une suite d'anciennes cartes de France représentant les aspects divers qu'a dû offrir successivement ce petit coin du globe sur lequel notre nation se trouve établie présentement.

Continuons.

L'antiquité de l'ardoise des Ardennes comparativement au calcaire de la Bourgogne n'est pas difficile à constater, bien qu'à l'endroit où les deux terrains se rencontrent à la surface, le second borde seulement l'autre sans se superposer à lui. Inclinez à l'est; vous verrez l'ardoise disparaître sous un grès rouge qui arrive de la Lorraine, et qui lui-même s'enfonce à son tour un peu plus loin sous le calcaire bourguignon, son cadet par conséquent, et à plus forte raison celui du terrain des Ardennes lequel, quand le grès s'est déposé, se trouvait déjà là pour le recevoir.

On arrive ainsi à retrouver non seulement l'emplacement, mais jusqu'à la physionomie des vieux rivages, encastrés aujourd'hui dans les terres. Celui de la mer de notre calcaire descendait en pente douce, nous le voyons bien, du côté où le grès la portait; il tombait à pic là où ses flots venaient battre l'ardoise.

Mais voici une autre révélation. Allez à l'ouest d'Arlon, en suivant la bordure des deux terrains, vous retomberez sur notre vieille connaissance, la craie de Paris et de la Champagne qui recouvre immédiatement l'ardoise à une place où les mers antérieures à la sienne n'avaient pu parvenir puisqu'elles n'y ont rien laissé. Nous apprenons là qu'il y a eu dans cette région une danse du sol, si je puis m'exprimer ainsi. Après avoir été plongé sous l'Océan à l'époque où l'ardoise se déposait, il s'est redressé au-dessus du niveau des deux mers qui ont déposé le grès et le calcaire dont nous venons de parler, a replongé de nouveau pour se laisser inonder par les eaux de la mer de la craie, et s'est redressé encore une fois pour mettre à l'air le terrain qu'elle lui avait apporté. Rien ne nous indique qu'il ait bougé depuis; mais rien aussi ne nous permet d'affirmer que ce soit là le dernier mot de ses évolutions.

On se sent pris d'une sorte de vertige à suivre dans ses gigantesques oscillations d'autrefois ce fameux plancher des vaches que nous sommes habitués à considérer comme

inamovible, et que nous avons peine à concevoir, dans le futur aussi bien que dans le passé, autre qu'il n'est à présent. Les secousses de tremblements de terre et les mouvements lents qui l'ont fait monter et descendre ici ou là, depuis les temps historiques, suffiraient déjà pour familiariser notre esprit à l'idée de ses anciens changements de niveau ; mais nous en avons une démonstration plus éclatante encore dans l'étude des montagnes qui accidentent aujourd'hui la surface de la terre.

Si les montagnes que nous voyons étaient là depuis le commencement, on n'y apercevrait aucune trace des terrains formés sous les eaux, ou bien la trace serait partout la même si elles s'étaient soulevées toutes en même temps. Or l'observation la plus superficielle nous apprend du premier coup qu'elles ne sont ni primitives, ni contemporaines. Chacune porte sur elle sa date relative, écrite en caractères marins, et je puis vous en montrer toute une suite d'exemples frappants sans sortir des terrains que nous venons de passer en revue.

La chaîne des Vosges, qui se dresse comme une épaisse muraille entre la Lorraine et l'Alsace, n'est sortie de terre, sans aucun doute possible, qu'après le dépôt de ce grès que nous avons vu pris dans les Ardennes entre l'ardoise et le calcaire, car elle en a emporté dans les airs de grands lambeaux qu'on trouve, du côté de la haute Alsace, juchés

sur le sommet des granits, pendant que ce qui reste de l'ancien terrain descend jusqu'au niveau du sol, son niveau primitif, sur la pente du versant lorrain. Aucune trace des inondations postérieures à la mer du grès ne se laissant voir sur toute la chaîne des Vosges, nous pouvons en conclure, sans crainte de nous tromper, qu'elle n'a pas fléchi depuis son apparition, ce qui fait un âge de montagne assez respectable, comme vous pourrez mieux en juger plus tard, moins respectable toutefois que celui du massif des Ardennes où, de la base au sommet, on ne trouve que l'ardoise sur laquelle la couche de grès s'est déposée.

En revanche la chaîne des Vosges est bien positivement plus vieille que sa voisine du Jura, puisque celle-ci ne doit son relief qu'à un soulèvement du calcaire venu après le grès. Ce calcaire, je puis bien vous le dire en passant, est connu des géologues sous le nom de *calcaire jurassique*, par la même raison qui leur a fait donner au grès des Vosges le nom de *grès vosgien* et celui de *terrain parisien* à l'ensemble des terrains qui surmontent la craie à Paris, une mauvaise raison assurément. Le grès des Vosges est aussi bien le grès de la forêt Noire qui l'a soulevé très probablement du même coup; les terrains de Paris se retrouvent à Londres et à Bruxelles, pour n'aller qu'aux capitales, et le calcaire du Jura sur mille points du globe; mais vous en

verrez bien d'autres en fait de noms. C'est la partie scabreuse de toutes nos sciences, de celle-ci surtout qui en est encore à ses premiers bégayements : l'enfance fabrique au hasard les noms qu'elle donne aux objets nouveaux. Mais revenons à nos montagnes.

Si le Jura est jeune vis-à-vis des Vosges et des Ardennes, c'est un doyen pour les Pyrénées qui ont trouvé la craie déjà installée sur le sol quand elles en sont sorties, à telles enseignes qu'elles en ont enlevé des masses énormes qui font aujourd'hui de grands escarpements dans le haut des vallées.

Enfin les Alpes, les plus fières montagnes de l'Europe, celles qui tiennent le plus de place sur sa carte actuelle, devraient céder le pas à toutes les autres si les questions de préséance se réglaient ici comme dans un chapitre de dames nobles : ce sont des nouvelles venues, des montagnes de la dernière heure. Le secret de leur jeunesse est trahi par les débris, attachés à leurs flancs, des couches qu'elles ont percées en surgissant, et dont quelques-unes sont contemporaines des terrains parisiens, d'autres plus récentes encore.

Ce n'est là qu'un sommaire bien court et bien incomplet de ce qu'on peut appeler les données géologiques ; mais en voilà assez, je crois, pour rassurer les plus incrédules sur

le degré de foi que méritent les géologues quand ils nous racontent ce qui s'est passé dans notre pays aux époques où il n'y avait pas d'hommes pour le voir.

Il sera plus facile ensuite de comprendre comment nous pouvons parler de ce que les hommes y ont fait à l'époque où ils n'avaient pas encore d'histoire.

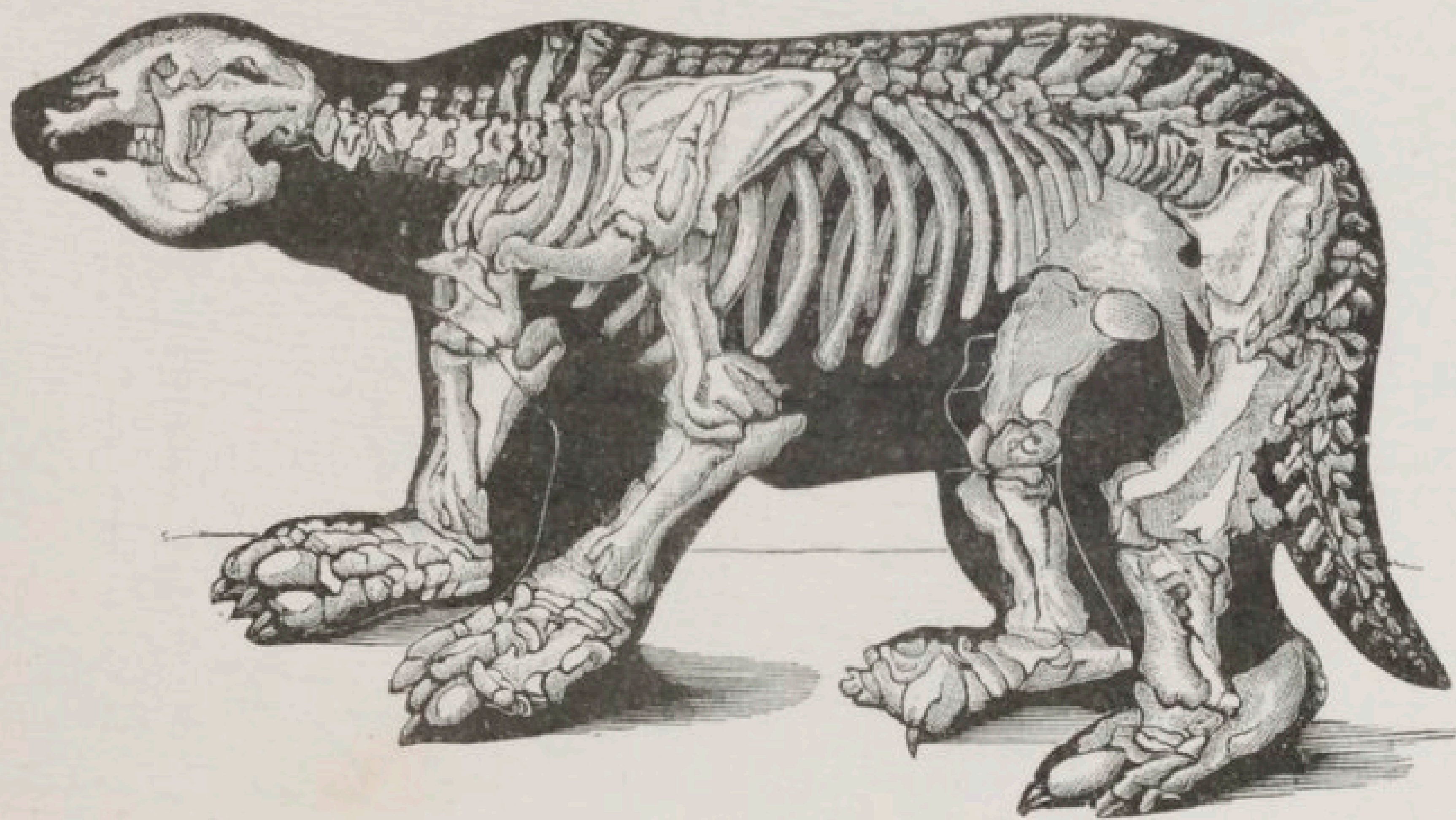
LA FRANCE
AVANT LES FRANCS

CHAPITRE PREMIER.

LES PREMIERS HABITANTS DE NOTRE PAYS.

Notre pays, qui s'est appelé la Gaule, avant de s'appeler la France, n'avait pas encore de nom dans ce temps-là.

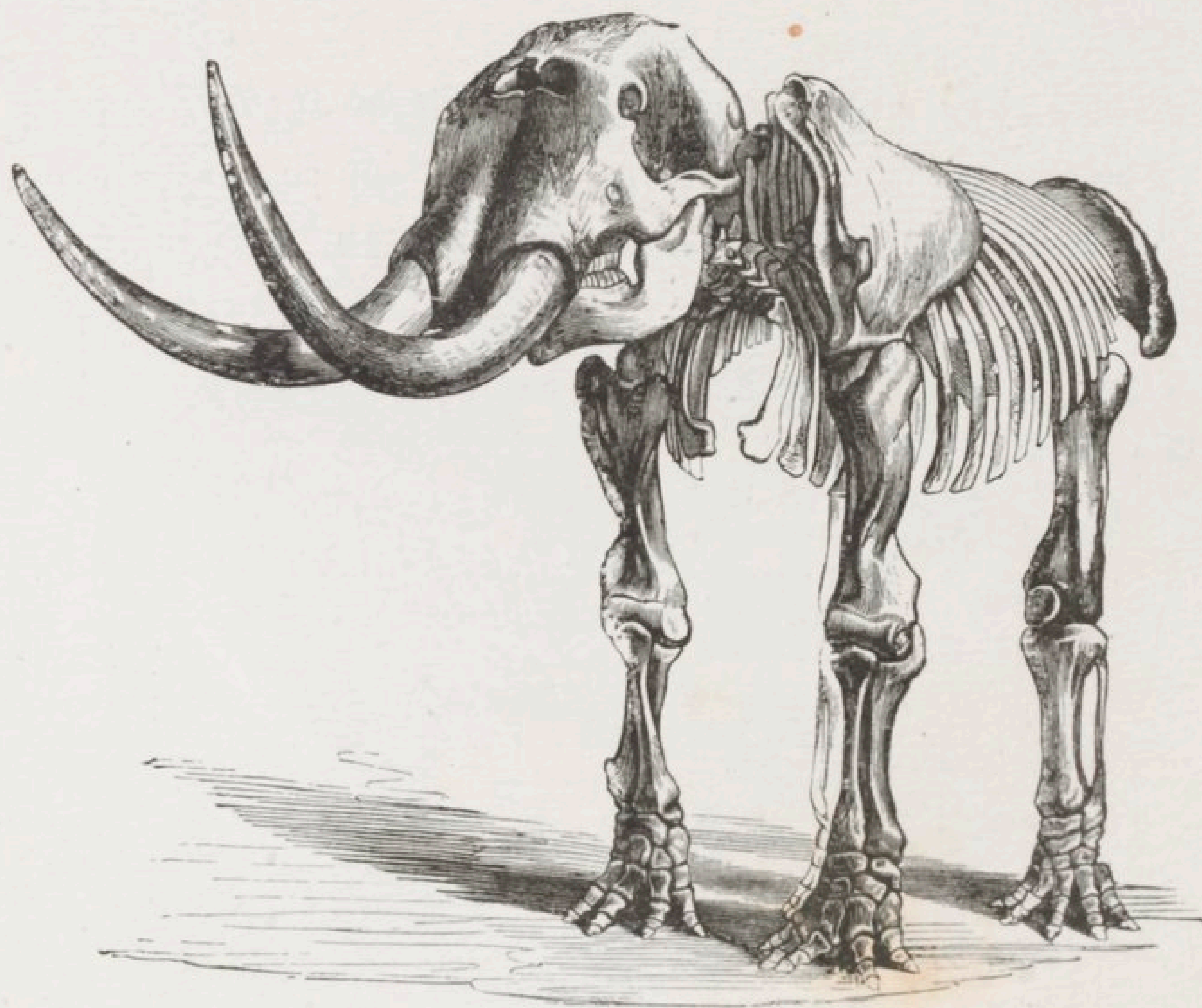
Ce n'était qu'une grande forêt dans laquelle vivaient des



troupes d'éléphants, des rhinocéros et des hippopotames, des bandes de hyènes, des ours gigantesques, des espèces

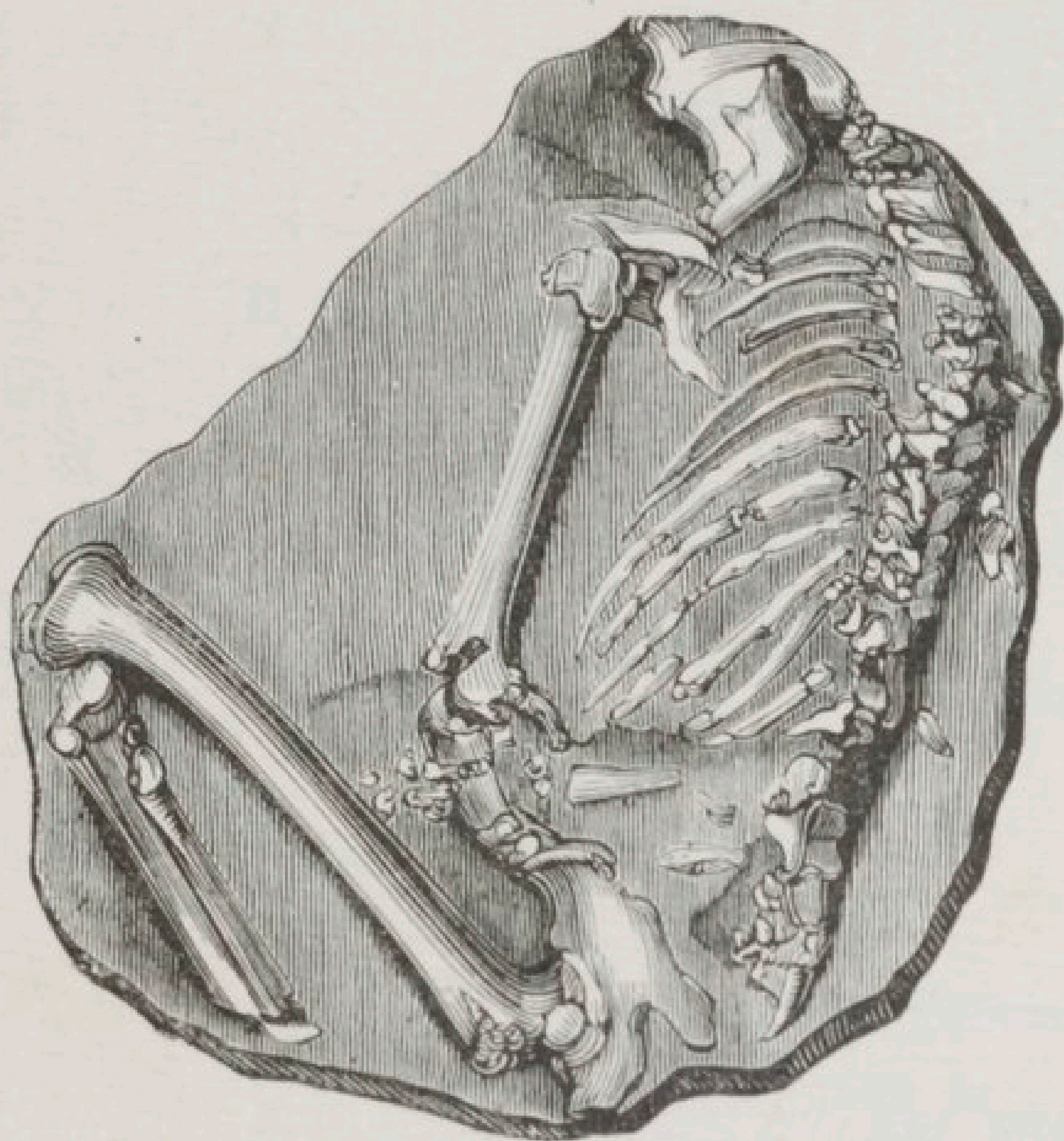
de lions et de tigres de la taille de nos vaches, des bœufs énormes, des rennes, des cerfs dont les bois étaient larges de dix pieds. Nous savons cela parce qu'on a retrouvé les ossements de ces anciens animaux dans la terre, dans les tourbières, et dans les fentes des rochers où les eaux courantes les ont apportés, il y a bien des milliers d'années.

Voilà donc quels ont été les premiers habitants du sol français. Les ours et les éléphants en ont été les maîtres



avant nous, et nous aurions tort de nous en trouver humiliés : tous les pays de la terre en sont là.

Il y avait pourtant déjà des hommes ici, à l'époque du règne de ces ours et de ces éléphants. Nous le savons aussi parce qu'on a retrouvé des ossements humains enfouis pêle-

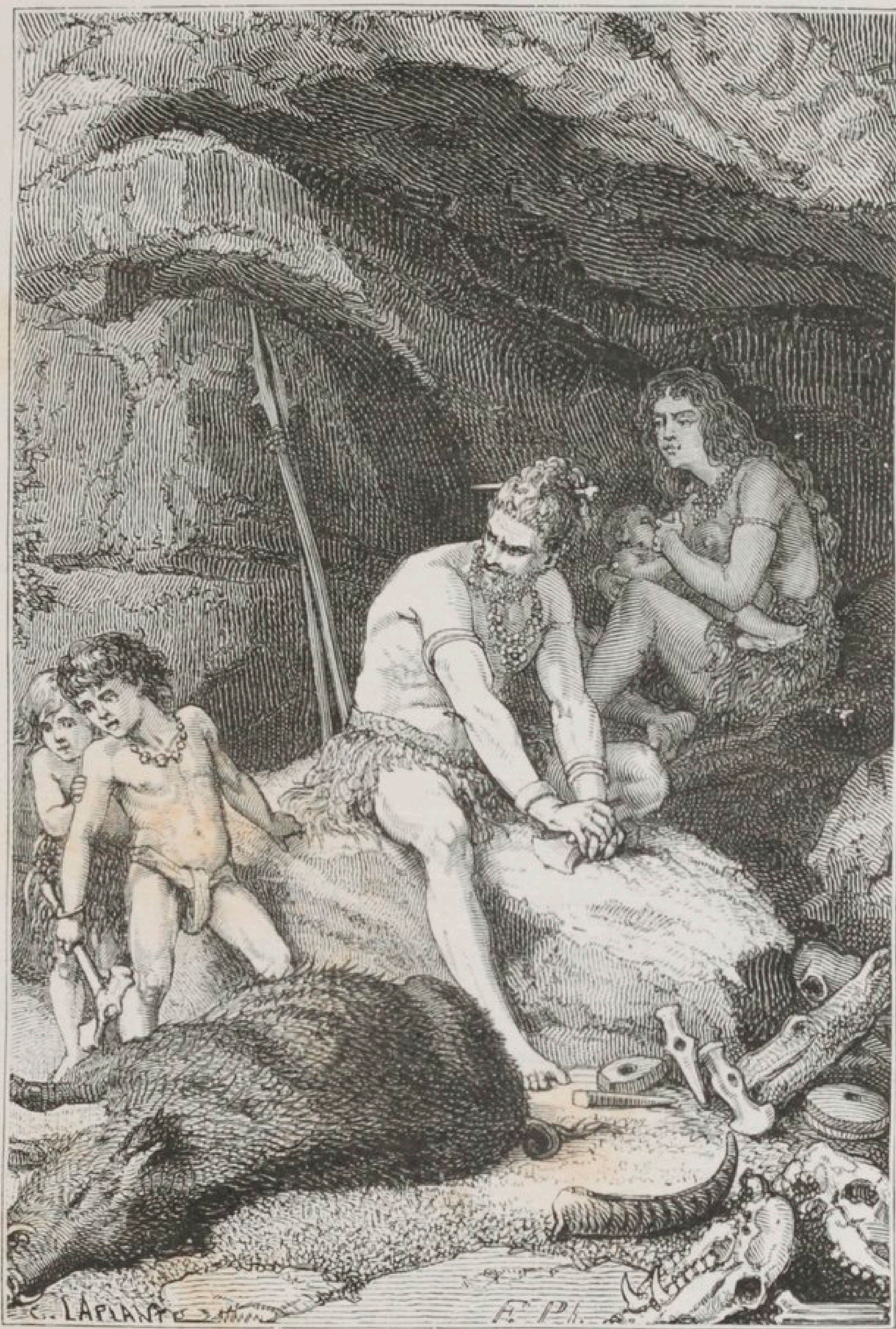


mêle avec ceux de ces grandes bêtes. On en a retrouvé bien peu, par exemple, si peu que des savants, à qui cela déplaisait qu'il y eût eu des hommes à cette époque-là, se sont cru permis, en leur qualité de savants, de dire aux crânes et aux mâchoires qu'on leur présentait qu'ils étaient des menteurs. Une chose paraît prouvée dans tout cela, c'est que les hommes qui ont pu chasser l'éléphant entre les Alpes et les Pyrénées étaient peu nombreux et bien inférieurs aux races qui sont venues ensuite. Les sauvages,

qui vont encore tout nus dans certaines parties du monde, peuvent vous en donner une idée.

Vous pensez bien qu'on ne devait pas tourmenter beaucoup les enfants dans la vieille forêt pour leur faire apprendre à lire et à écrire, et que les hommes qui la disputaient aux animaux ne nous auront pas laissé d'histoire écrite. Ils nous ont laissé en revanche les armes et les outils qu'ils se fabriquaient avec des os et des pierres, en particulier avec ces pierres à battre le briquet qui se rencontrent dans la craie et qu'on nomme des silex. Ils s'en faisaient des couteaux, des haches, des pointes de dards, dont la présence dans certaines cavernes de la Belgique et du midi de la France, où ils sont mêlés aux débris des anciens animaux, est une preuve certaine que ces animaux ont vécu là en même temps que l'homme.

C'est un Français, M. Boucher de Perthes, qui, le premier, s'est avisé, il y aura bientôt une cinquantaine d'années, de ramasser ces cailloux travaillés auxquels personne ne faisait attention. Ce sont les témoins d'un âge perdu, qu'on a baptisé du nom *d'âge de pierre*, et qui nous fait remonter bien au delà de ce qu'on appelle l'histoire ancienne. L'antiquité des pyramides d'Égypte, qui comptent de six à sept mille ans, est peu de chose en comparaison de celle de la couche de terrain, aux environs d'Abbeville, dans laquelle M. Boucher de Perthes a trouvé ces haches de pierre. Or, à l'époque de la formation de ce terrain, il y avait bien certainement des hommes en Picardie, puis-



L'AGE DE PIERRE.

qu'il contient des haches et que les animaux n'en font pas.

Entre les hommes sans histoire qui ont fabriqué les vieilles haches en silex de la Picardie, et les Gaulois, nos premiers ancêtres historiques, il s'est écoulé certainement des milliers d'années, et pendant ce temps-là que de choses ont dû se passer dans notre pays, dont nous ne saurons jamais rien!

Nous en avons pourtant découvert déjà quelques-unes.

Nous savons, par exemple, que l'industrie de l'âge de pierre a eu ses perfectionnements, comme la nôtre. Après les haches taillées grossièrement, par éclats enlevés à petits coups, comme celles du terrain d'Abbeville, sont venues les pierres polies par le frottement, à beau tranchant régulier, qui se rencontrent dans des couches moins anciennes. Une race de sauvages qui a vécu dans le Périgord et le long des Pyrénées, avec le renne et le rhinocéros, avait déjà ses artistes, et nous a laissé des bois de renne sculptés, d'autres avec des dessins d'animaux très reconnaissables, des objets de parure, des aiguilles en bois de renne assez semblables à celles dont les Lapons se servaient encore au siècle dernier. A la petitesse des manches d'armes et d'outils trouvés dans les cavernes que cette race habitait, on a cru pouvoir juger de sa taille, et quelques-uns même ont eu l'idée que nos Lapons, de tout petits hommes, comme vous savez, pourraient bien être les derniers représentants de ces anciens possesseurs du sol français, refoulés à la longue dans les régions polaires par les races plus vigoureuses

qui les auront chassés devant elles. C'est ainsi que l'ours, le prédécesseur de l'homme sur notre terre, a fini par être acculé, d'âge en âge, aux sommets glacés des Alpes et des Pyrénées, avec le chamois et le bouquetin, répandus autrefois comme lui partout dans la forêt primitive.

Les Lapons ont une tradition qui viendrait à l'appui de cette idée. Ils racontent que leurs pères, il y a bien longtemps, formaient une nation puissante qui promenait au loin ses troupeaux de rennes, et, à propos de rennes, j'ai à vous apprendre de cette vieille époque quelque chose de bien curieux, dont vous ne vous seriez jamais douté.

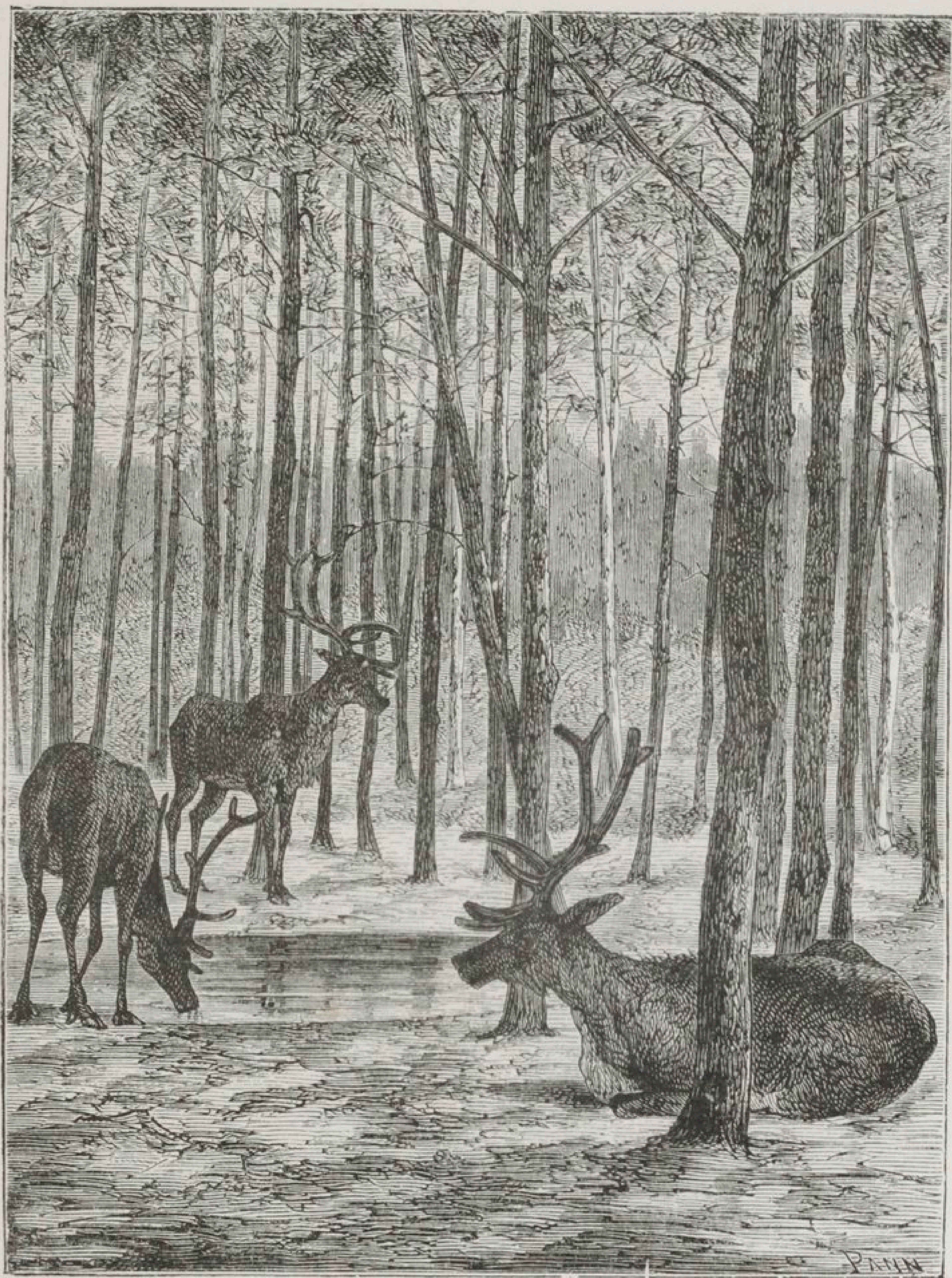
Le renne est un habitant des pays froids, qui ne supporterait pas la température du Périgord et des régions pyrénéennes, si on l'y transportait aujourd'hui. Or, il paraît tout à fait prouvé qu'il y a eu un temps où la température de notre pays, comme au surplus celle de toute l'Europe, était bien plus froide que maintenant. Un immense glacier, pour ne vous citer que celui-là, ensevelissait alors sous un épais manteau de neige durcie toute la Suisse française d'à présent. Les blocs de granit qu'il a charriés des flancs des Alpes sur ceux du Jura, à trente lieues et plus, de distance, les roches qu'il a rabotées sur son passage et qui portent encore ses marques, pareilles à celles que les glaciers actuels laissent sur les roches contre lesquelles ils frottent, les amas de terre et de pierres rayées par le frottement, traces certaines du séjour d'un glacier, dont il a semé son ancien parcours, suffisent à nous révéler son

existence qui ne peut plus guère être mise en doute.

Fait-il partie de l'histoire humaine dans notre pays, ou, si vous l'aimez mieux, l'homme l'a-t-il vu?

La présence du renne, en compagnie de l'homme, dans les vallées de la Dordogne et de la Garonne, attestée par les nombreux produits d'industrie humaine dont il a fourni la matière première, semblerait prouver que cette période de froid, dont je n'ose pas essayer avec vous l'explication, n'est pas antérieure à l'homme, et qu'il était là quand on avait chez nous le climat de la Suède d'aujourd'hui.

Peut-être bien aura-t-il pu voir aussi les colonnes de flammes qu'ont vomies jadis nos volcans d'Auvergne dont les cratères sont si bien conservés, avec leurs coulées de laves et leurs monticules de cendres et de scories, qu'ils semblent éteints d'hier. Dix mille ans, sachez-le bien, c'est hier pour les événements de ce genre-là. Tout cela, comme ce grand lac qui allait autrefois de Bâle à Mayence, et dans les dépôts duquel on a trouvé des débris humains, mêlés à des ossements d'éléphants, tout cela se rattache à la vieille histoire de notre pays avant les Francs, une histoire dont on commence seulement à déchiffrer les premières pages, et qui finira, j'en suis certain, par se faire une belle place dans nos annales. Elle a duré assez longtemps pour mériter qu'on s'y arrête.



RENNES.

CHAPITRE II.

ARRIVÉE DES GAULOIS.

Prenez un atlas de géographie ancienne, et cherchez la carte du royaume des Perses, au temps de Darius. A la hauteur de la mer Caspienne, vous y trouverez une province portant le nom d'Arie, placée à peu près à cheval sur la ligne qui sert actuellement de frontière au Turkestan et à l'Afghanistan.



Je ne suppose pas que vous vous soyez jamais beaucoup intéressés à ce coin de terre-là. C'est pourtant le plus intéressant de tout le globe pour les peuples de notre Europe : de Moscou à Dublin, et d'Athènes à Stockholm, tous y ont

eu leur berceau. C'est de là qu'ils sont partis, les uns après les autres, emportant avec eux, comme preuve de leur commune origine, des mots du pays natal qui conservent encore aujourd'hui un air de famille dans toutes les langues européennes [1]. Je vous laisse à penser quelles découvertes y attendent ceux qui se mettront à y fouiller, un peu avant, les terrains.

Les Gaulois, qui ont poussé jusqu'à l'extrémité du continent, auront ouvert la marche, selon toute apparence, et quel journal de voyage curieux à lire, si nous pouvions jamais l'avoir, que celui de la horde d'éclaireurs gaulois qui pénétra la première, avec ses armes de bronze, au milieu des peuplades de notre âge de pierre!

Il faut vous dire que c'est une grosse affaire de fabriquer un morceau de métal, qu'elle demande une industrie bien supérieure à cette industrie primitive dont je vous ai parlé, et que c'est en Orient, aux alentours du pays d'où venaient les Gaulois, que l'homme s'est élevé d'abord, paraît-il, à la fabrication des métaux. L'usage du bronze, plus facile à obtenir, a précédé partout celui du fer, qui ne se retire qu'avec beaucoup de peine de son minerai; d'où ces

1. Ces mots se retrouvent tous dans le sanscrit, la langue sacrée de la tribu arienne qui a fait la conquête de l'Inde, il y a tout près de quatre mille cinq cents ans. Les Anglais ont fait la découverte du sanscrit à la fin du siècle dernier, et c'est en le comparant à nos langues modernes qu'un savant suisse, M. Pictet, de Genève, a eu l'heureuse idée d'aller y chercher le certificat d'origine, accepté maintenant comme authentique, de la grande famille européenne.

trois âges de l'industrie humaine : l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer.

Donc, les Gaulois apportaient le bronze avec eux. C'est à cela qu'on a reconnu la haute antiquité de certaines habitations dont les restes ont été découverts dans ces derniers temps sous l'eau des lacs de la Suisse et qui sont devenues rapidement célèbres parmi les hommes d'étude sous le nom d'*habitations lacustres*. Les fouilles faites sur l'emplacement d'un grand nombre n'ayant ramené au jour que des ustensiles de pierre, on en a conclu qu'elles étaient antérieures à l'arrivée des Gaulois.

Il va sans dire qu'elles sont postérieures au grand glacier qui a occupé d'abord la place où sont maintenant les lacs, et d'autre part, la race qui les a construites est venue, bien évidemment, après celle des cavernes pyrénéennes, car les ossements d'animaux enfouis au pied des pilotis qui les supportaient appartiennent tous aux espèces actuelles de l'Europe. La plupart proviennent de nos animaux domestiques d'aujourd'hui, le cheval, le bœuf, le porc, la chèvre et le chien. Plus d'éléphants, de rhinocéros et d'hippopotames. Plus de ces grands carnassiers dont les mâchoires formidables, qu'on peut vous montrer dans les musées, dépassent toutes les dimensions connues dans le monde de nos lions et de nos tigres. Des anciens dominateurs de la contrée, il ne restait plus que l'ours, dont la dynastie déchue s'est traînée jusqu'à nous.

L'homme des habitations lacustres était déjà de force à

lui tenir tête. Il vivait par troupes bien supérieures en nombre et en industrie à la population des cavernes. Les groupes de huttes qui s'échelonnaient de toutes parts sur les bords des lacs devaient en compter de 2 à 300, à en juger par leurs vestiges. On évalue à 40,000 le nombre des pilotis qui ont servi de support au groupe de Wangen, sur le lac de Constance. C'est là qu'on a trouvé des restes d'étoffe tressée en forme de filet, curieux échantillons des premiers essais par où a débuté l'industrie de nos magasins de nouveautés.

La place me manque pour vous raconter toutes les trouvailles faites dans ces habitations lacustres, les cités d'une civilisation à l'état d'enfance, qui s'est perpétuée chez les peuples en retard. Si vous passez jamais à Lausanne, faites-vous montrer une collection d'ustensiles et d'armes de pierre, ramassée dans les lacs voisins, et comparez-la avec la collection du même genre, venant des îles de l'Océanie, qu'on a mise en regard. C'est la même chose. L'homme est resté là-bas où il en était ici à l'arrivée des Gaulois.

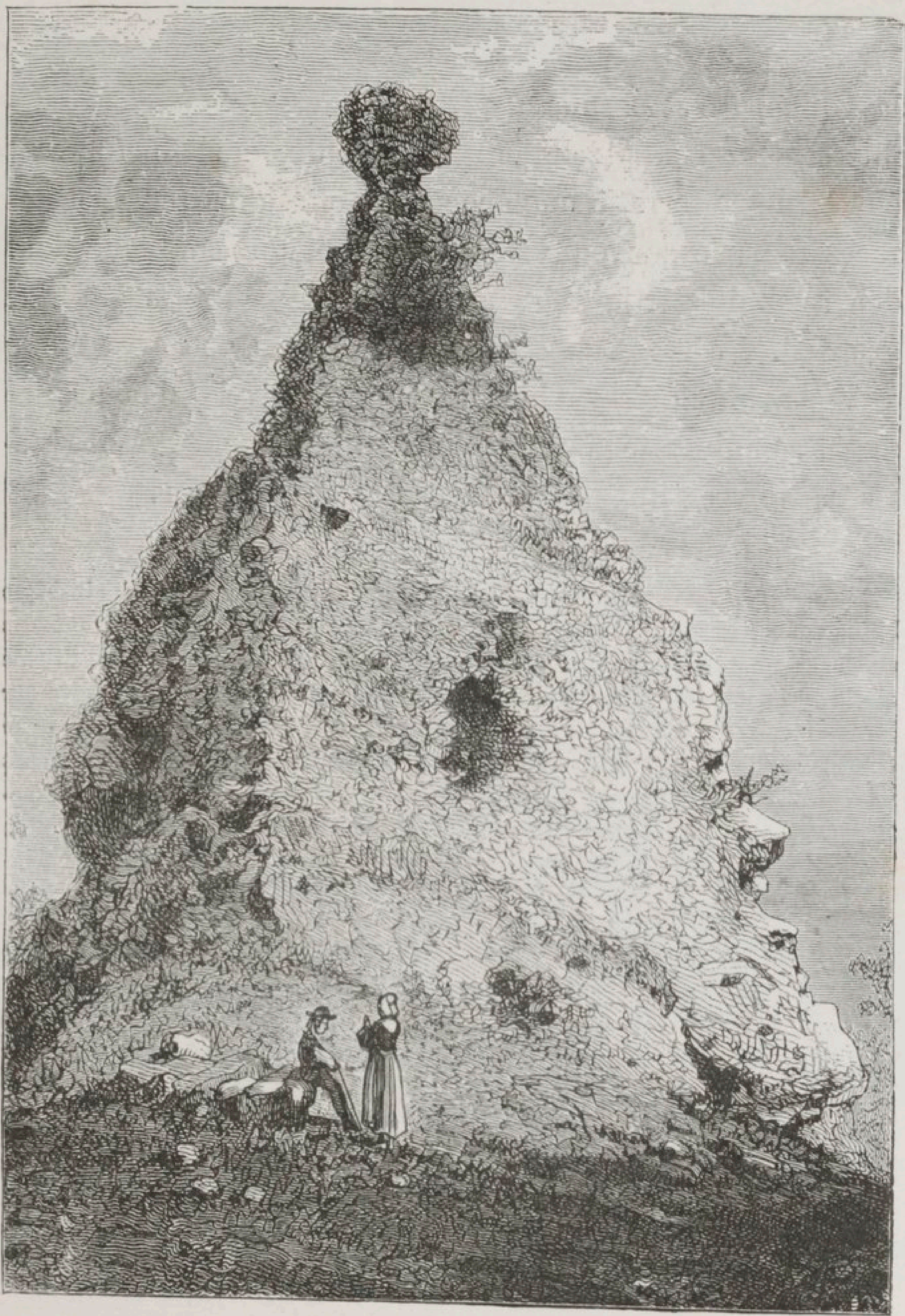
On a trouvé aussi du bronze dans une partie des cités lacustres. Vient-il d'eux? Est-ce le commerce qui l'a apporté [1]? C'est difficile à dire. L'opinion la plus probable,

1. On colportait déjà des marchandises d'une contrée à l'autre, au temps de la station du petit lac de Mooseedorf, près de Berne, où l'on a trouvé du silex qui n'existe pas dans le pays, de l'ambre jaune qui se ramasse sur les bords de la Baltique, et des hachettes d'une espèce de jade qui se rencontre seulement en Asie.

c'est que les tribus quasi amphibies de cette période, qui a dû être longue, ont disparu sous le flot de l'invasion gauloise. Les débris de charpente carbonisés, que les fouilles ont ramenés presque partout, semblent prouver suffisamment que ces vieilles cités des lacs ont péri par le feu, dans quelque guerre d'extermination. Or, aucun des renseignements recueillis jusqu'à présent n'autorise à placer une race intermédiaire entre les populations lacustres et les tribus gauloises.

Pendant que je vous parle de ce que celles-ci auront dû trouver en arrivant dans notre pays, j'ai à vous dire un mot de ces monuments bizarres qu'on rencontre surtout en Bretagne, et que nos antiquaires ont appelés longtemps des monuments celtiques, du nom de la tribu des Celtes, la principale de la nation gauloise.

Ce sont des blocs de pierre brute, parfois gigantesques, qui se dressent dans les champs et les bruyères, tantôt isolés, tantôt alignés en files interminables, comme à la fameuse lande de Carnac, dans le Morbihan. On en avait fait honneur aux Gaulois, parce qu'on n'imaginait rien de plus ancien qu'eux sur notre terre de France, et c'est ainsi que M. Boucher de Perthes a pris d'abord pour des « antiquités celtiques » les haches picardes des premiers commencements de l'âge de pierre. Ils étaient là très probablement avant eux, et comme on en retrouve de semblables dans la presqu'île Scandinave, et jusqu'au fond de l'Islande, dans l'Espagne, la Grèce, la Palestine, l'Inde et même



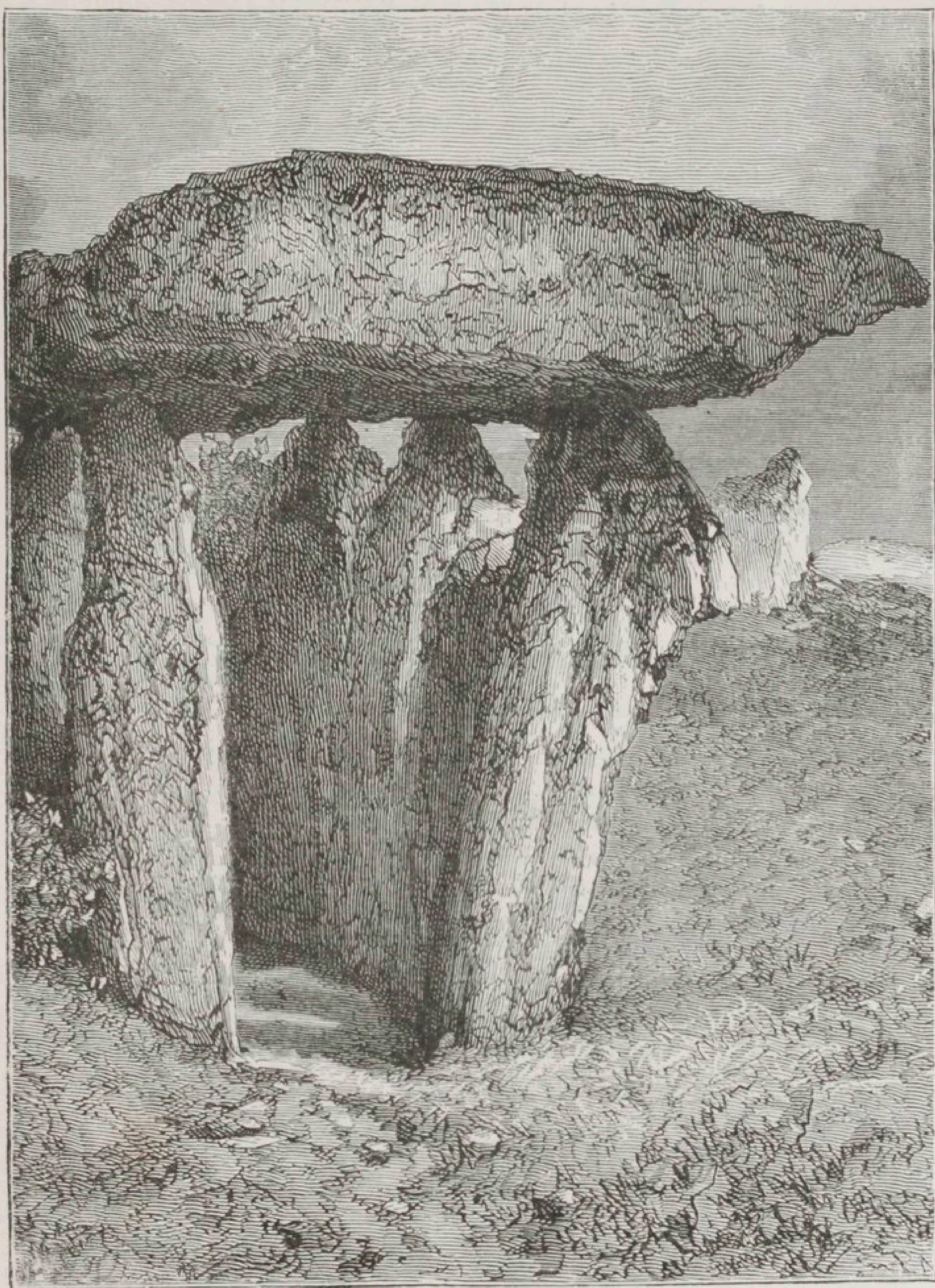
CAIRN.

la Chine, il est permis de les considérer comme les premiers monuments, religieux sans doute, que l'homme ait élevés sur la terre, à une époque où elle appartenait à des races dont le souvenir s'est perdu, et qui commençaient déjà à manifester la puissance humaine par des travaux de géants [1].

Vous voyez qu'il y a bien des choses à savoir de la France avant ce qui passe pour être le commencement de son histoire. Ne vous impatientez pas ; nous y arrivons.

1. Les allées de Carnac correspondent ou aboutissent à des *tumuli,* ainsi que le démontre le dernier travail de M. du Cleuziou, *tumuli* recouvrant des *dolmens* à jour dans les monuments funéraires. En Bretagne, jusqu'au seizième siècle, les populations ont toujours maintenu l'usage d'élever une pierre sur le tumulus d'un mort, et il a fallu que le christianisme s'arrangeât de cette coutume, se contentant de demander la pose d'une croix sur la pierre. Les monuments de cette nature, *dolmens, menhirs, cairns,* etc., avaient un caractère à la fois religieux et consécratif, caractère que le christianisme a eu beaucoup de peine à lui enlever.

(*Note de M. Viollet-le-Duc.*)



DOLMEN.

CHAPITRE III.

LES PREMIERS TEMPS DE LA GAULE.

Voilà donc enfin notre pays avec un nom dans l'histoire! Il s'appelle la Gaule.

Vous dire à quelle époque au juste notre France a commencé à être une terre gauloise, j'en serais bien embarrassé. Il peut y avoir de cela quatre à cinq mille ans maintenant. C'est, en gros, ce que l'on est à peu près en droit de supposer. Les Gaulois n'avaient pas d'histoire écrite, non plus que les tribus de sauvages qui les ont précédés. Les druides, leurs prêtres et leurs savants, se transmettaient de bouche en bouche, les uns après les autres, tout ce qu'ils savaient, moyen excellent pour en garder le secret dans la corporation. Ce que nous savons de nos ancêtres nous vient des Grecs et des Romains qui ne les ont connus que bien plus tard, et qui n'avaient pas eux-mêmes, sur leurs propres origines, de renseignements remontant si haut.

C'est d'eux que nous tenons les premières dates de notre histoire, dont je ne voudrais pas, par exemple, vous garantir la parfaite authenticité.

Quinze cents ans avant Jésus-Christ, les Gaulois, fran-

chissant les Pyrénées, auraient débordé sur l'Espagne, occupée alors par les Ibères, et deux siècles plus tard, vers 1300 [1], franchissant les Alpes, ils se seraient emparés du nord de l'Italie, occupé par les Ligures, dont le nom est resté au pays de Gênes. On ne nous dit pas quand ils ont franchi la Manche pour aller s'emparer des îles Anglaises, dont la population actuelle tire sa première origine de la même race que nous. Cette race s'y est même conservée à peu près intacte en Irlande, dans les montagnes de l'Écosse et dans celles du pays de Galles, un nom qui est assez significatif.

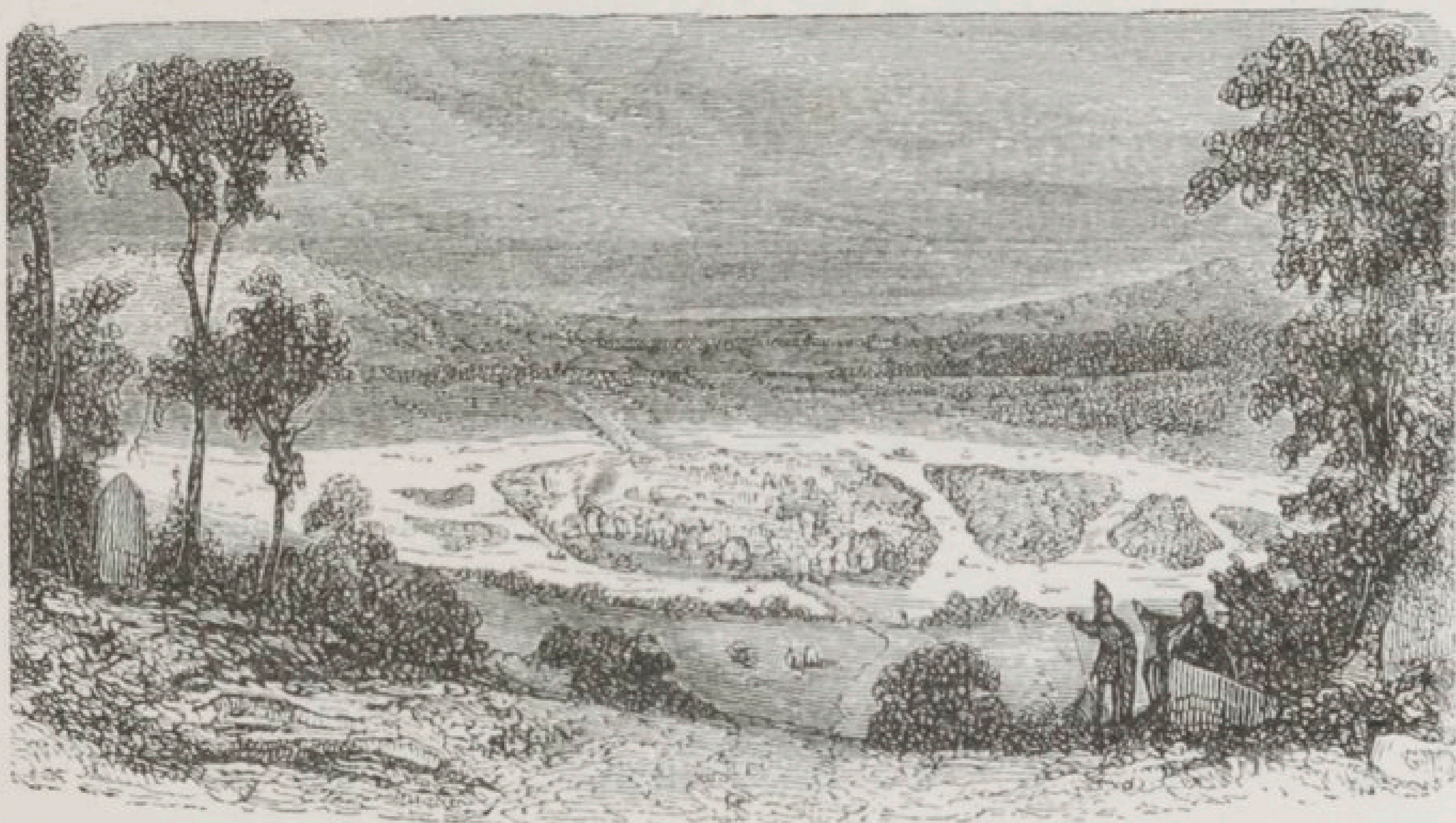
Je puis vous citer aussi une province d'Espagne dont le nom rappelle également la conquête d'il y a plus de trois mille ans. C'est la Galice, et vous saurez que les habitants de l'ancienne Celte-Ibérie, aujourd'hui la Catalogne et l'Aragon, ont une goutte du même sang que nous dans les veines. En revanche, j'ai à vous signaler chez nous un coin de terre d'où le sang gaulois est absent. C'est le pays basque, tout autour de Bayonne, dont la langue, celle probablement des vieux Ibères, n'appartient plus à la famille du sanscrit, et jure avec tout le reste des idiomes européens.

1. Le chiffre des années va toujours en diminuant dans l'histoire ancienne, à mesure qu'elles s'accumulent, parce que, d'année en année, on se rapproche davantage de l'ère chrétienne. Il va toujours en augmentant, une fois qu'on a dépassé l'ère chrétienne, parce que dès lors chaque année nouvelle s'en éloigne de plus en plus. C'est ce qui arrive au voyageur pour les numéros des bornes kilométriques sur les routes qui aboutissent à Paris. Ils décroissent à mesure qu'il marche, quand il va vers la ville, et grandissent avec le chemin parcouru, quand il la quitte.

Ce petit peuple basque, aujourd'hui à cheval sur les Pyrénées, un pied à Bayonne, l'autre dans la Navarre espagnole, était-il déjà là avant les Gaulois? Les aura-t-il chassés après coup, à son arrivée d'Afrique, d'où les Ibères semblent être venus, comme plus tard les Sarrasins? On n'en sait rien au juste, car nous ne pouvons guère nous flatter d'avoir le vrai mot de ces allées et venues des anciens peuples qui, pendant tant de siècles, ont roulé les uns sur les autres, comme les flots d'une mer secouée par tous les vents. Nous n'avons pour tout guide dans nos conjectures que quelques lignes en l'air d'historiens ayant vécu deux mille ans peut-être plus tard, et qui se sont renseignés, Dieu sait où! sur des gens qui n'écrivaient pas. Je ne puis me défendre, pour être franc avec vous, d'un doute sur cette première conquête de l'Italie en l'an 1300, faite par la route que nous avons suivie tant de fois, nous autres Français. L'Italie était sur le chemin des Gaulois, dans leur marche en avant des bords de la mer Noire aux rivages de l'Atlantique, et qui sait si ce n'est pas par là au contraire qu'ils sont entrés dans notre pays, s'ils n'étaient pas déjà les maîtres de la vallée du Pô, quand ils ont escaladé nos Alpes pour la première fois? Vous conviendrez pourtant avec moi que ce sont là les vrais événements historiques.

Il y avait en Palestine, dans ce temps-là, un peuple qui faisait beaucoup parler de lui dans le monde. C'étaient les Phéniciens, les premiers navigateurs de l'antiquité — de

celle que nous connaissons, — qui couraient alors le long de tous les rivages de la Méditerranée sur lesquels ils faisaient le métier que nous faisons maintenant, Anglais, Français et autres, sur les rivages du Sénégal et de la Guinée. Ils échangeaient les produits des ateliers de l'Orient contre les richesses naturelles des contrées sauvages. Nous étions les sauvages de cette époque-là, et les riverains de l'Ariège[1], par exemple, venaient sur le bord de la mer, comme aujourd'hui les nègres, apporter aux marchands



PARIS SOUS LES GAULOIS.

phéniciens leur poudre d'or, et remportaient chez eux les poteries et les étoffes de Tyr, les armes et les outils fabriqués

1. Le nom latin de l'Ariège, *Auriger*, signifie : qui roule de l'or. L'or de nos cours d'eau s'est épuisé à la longue, comme le sera bientôt, au train dont on y va, celui des cours d'eau de l'Australie et de la Californie.

par les forgerons du Caucase. Il y eut même des expéditions faites par les aventureux navigateurs à l'intérieur du pays. Nîmes leur doit, paraît-il, son origine, et ils remontèrent par la vallée du Rhône jusqu'au delà du point où est maintenant Lyon. Les caravanes de marchands traversaient du reste, dès ces temps reculés, la Gaule entière, et rapportaient des ports de la Manche à ceux de la Méditerranée l'étain des mines de Cornouailles, nécessaire aux fabricants de bronze[1]. Paris était très probablement une de leurs étapes, et quand on y passe le long des Halles, en allant du Palais de justice à la porte Saint-Denis, on peut se figurer, sans trop d'audace, qu'on est juste sur le vieux chemin des caravanes d'acheteurs d'étain. Ah! si ceux-là aussi nous avaient laissé des histoires de leurs voyages!

Une histoire de voyage! nous en avons une; mais elle est d'une date qui commence à se rapprocher de nous, de l'an 600, ou environ, comme bien vous pensez. Elle nous vient des Grecs, les rivaux de commerce des Phéniciens qu'ils finirent par chasser du marché gaulois. C'est l'histoire du fondateur de Marseille, un marchand phocéen, du nom d'Euxène, qui était venu aborder avec sa petite cargaison dans un golfe, près de l'embouchure du Rhône, au moment où se préparait le festin des fiançailles pour la fille du roi du pays. On l'y invita et le choix de la jeune Gauloise tomba sur lui quand, selon l'usage de sa tribu,

1. Le bronze ou l'airain est un alliage de cuivre et d'étain.

elle vint, une coupe pleine à la main, choisir son époux dans l'assemblée.

Ainsi commença Marseille, *Massilia*, pour lui rendre son premier nom. Quelques dizaines d'années plus tard, la population entière de Phocée, fuyant devant la conquête perse, se réfugia dans la ville d'Euxène qui prit dès lors une importance sérieuse. Il s'est glissé un peu de grec dans notre langue. C'est par Marseille qu'il y est entré.

CHAPITRE IV.

LES GAULOIS HORS DE LA GAULE.

Vers l'époque où le marchand de Phocée fondait Marseille, pendant que la race grecque mettait un pied en Gaule, sur la plage de la Méditerranée, un peuple nouveau y entrait par le Nord.

C'étaient les Belges ou Kimris, une tribu d'avant-garde de la race germaine ou allemande. Elle passa le Rhin, vers 600, et envahit tout le pays jusqu'à la Seine, refoulant devant elle une partie des possesseurs du sol. Ce qui en resta finit par l'absorber, en vertu de cette puissance singulière d'attraction qu'a toujours exercée la race gauloise, si bien qu'à l'arrivée de César, 500 ans plus tard, les ancêtres des Parisiens, des Picards, des Champenois et des Lorrains, tous issus de ces vieux Germains, étaient déjà aussi Welches, — c'est le nom germain des Gaulois, — que les autres tribus de pure race celtique.

L'invasion belge détermina un grand départ dans les pays de la Loire, encombrés de fuyards. Nous avons atteint les temps qu'on peut appeler historiques, et j'ai des dé-

tails plus précis à vous donner sur cette seconde émigration, mieux connue que la première.

En 587, 300,000 guerriers, partagés en deux bandes, se mirent en route avec leurs femmes et leurs enfants, sous la conduite de deux chefs dont nous savons les noms, Bellovèse et Sigovèse. Le premier conduisit sa bande en Italie, l'autre emmena la sienne dans la vallée du Danube.

Les guerres de ce temps-là étaient bien plus terribles encore que les nôtres, si abominables que celles-ci nous paraissent. On partait devant soi, non pas pour vaincre un peuple, mais pour se mettre à sa place. C'était le bon temps alors pour faire la guerre! La règle était de tout prendre et de tout tuer, et ce qui survivait devenait esclave. Les Étrusques, un peuple arrivé déjà à un degré assez avancé de civilisation, dominaient alors dans le nord de l'Italie qu'ils avaient enlevé aux fils des premiers conquérants gaulois. La bande de Bellovèse extermina tout ce qu'elle trouva d'Étrusques dans la plaine du Pô ; elle brûla leurs villes et les rejeta derrière l'Apennin, dans la Toscane d'aujourd'hui. Elle s'avança jusqu'au Tibre, donnant partout la main aux anciennes populations gauloises, et des Alpes à l'Adriatique, toute la terre italienne ne fut plus qu'un prolongement de la Gaule dont elle prit le nom : *Gaule cisalpine* (en deçà des Alpes).

Il est beaucoup question de ces Gaulois d'Italie dans l'histoire romaine. Rome n'avait encore que quelques lieues de territoire quand les guerriers de Bellovèse parurent sur

les bords du Tibre. Deux cents ans après, en 390, la future reine du monde faillit être anéantie par une armée de Sénons, frères de la tribu celte des Sénons qui ont laissé leur nom à notre ville de Sens, en Bourgogne.

La prise de Rome par les Gaulois est un des événements célèbres de notre ancienne histoire. Elle nous a été racontée tout au long par les Romains qui conservaient de ses moindres détails ce souvenir si vivace que les grandes défaites laissent aux vaincus. Nous lisons dans leurs livres que, forcés de payer la retraite des barbares d'un poids d'or énorme alors, à peu près 500 de nos kilogrammes, ils s'aperçurent qu'on les trichait en pesant leur rançon. Comme ils s'en plaignaient : *Malheur aux vaincus!* s'écria le brenn des Gaulois, — ils appelaient ainsi leurs chefs militaires, — et pour grossir encore le butin, il jeta insolemment sa lourde épée dans le bassin des poids. Un siècle s'était à peine écoulé que les Romains entrèrent à leur tour dans le pays des Sénons, la Romagne d'aujourd'hui, et n'en sortirent qu'après en avoir fait un désert. Fiez-vous donc aux victoires!

Il y avait encore une Gaule cisalpine quand César, le vengeur définitif, fit la conquête de la grande Gaule, comme nous le verrons tout à l'heure. Mais elle était depuis longtemps soumise à la domination romaine. Sa dernière tribu indépendante, celle des Boiens, représentée de l'autre côté des Alpes par les Boiens de notre Bourbonnais, était allée chercher par delà les Alpes tyroliennes un refuge contre la

servitude en 192, juste deux cents ans après l'insulte du brenn à la lourde épée[1].

Le fond de la population n'en resta pas moins gaulois dans les pays qui sont maintenant le Piémont et la Lombardie. A six siècles et demi de distance, quand Attila, un autre vengeur, vint reporter en Italie la dévastation que les légions romaines avaient promenée chez tant de peuples, il y trouva une tribu gauloise qui s'était conservée en corps de nation, avec le vieux nom des ancêtres. C'étaient les Venètes qui, fuyant devant lui, allèrent fonder Venise sur les lagunes du fond de l'Adriatique. La tribu correspondante de ces Venètes de l'Adriatique habitait le rivage de l'Atlantique, là où est Vannes, qui lui doit son nom. Ceci vous montre que la race ne fait pas tout dans la vie d'un peuple, comme quelques-uns le prétendent, puisqu'en voilà deux, ayant la même origine, dont l'un est devenu le Vénitien, et l'autre est resté le bas Breton du Morbihan, deux races d'hommes qui ne se ressemblent plus du tout[2].

Du peuple de Vannes et de celui de Venise, lequel des deux est l'aîné, c'est-à-dire le premier fixé sur son rivage? C'est une question qui, pour moi, reste indécise, et

1. Ces Boiens ont donné leur nom au pays où ils s'établirent alors, *Boiaria*, *Bavaria*, *Bavière*.

2. Il y a eu assurément sur les deux points, et au moment du premier établissement, et dans toute la suite des siècles qui l'ont suivi, mélange avec d'autres races; mais quelle est celle de nos races européennes qui peut se dire pure de mélange?

j'en dirai autant à propos de ces Gaulois de l'Illyrie et des bords du Danube, dont nous parlent les Grecs, et qui firent à Alexandre, le fameux roi de Macédoine, cette fière réponse, un peu trop fière entre nous, qu'ils ne craignaient qu'une chose au monde, la chute du ciel sur leur tête. Descendaient-ils des Gaulois venus des pays de la Loire avec Sigovèse, ou bien de tribus égrenées sur sa route par la grande horde, dans son émigration primitive? S'il fallait choisir, je pencherais plutôt pour cette longue traînée de population laissée, chemin faisant, des bords de la mer Noire à ceux du Rhin, que la bande de Sigovèse n'aurait eu qu'à renforcer, comme fit celle de Bellovèse en Italie, comme devaient faire encore bien d'autres après elle, revenant à son exemple sur l'ancien parcours de la nation.

Ils eurent aussi leur jour de célébrité dans le monde grec, nos ancêtres du Danube! Lancés en avant en 280 par une de ces bandes qui partaient de temps en temps de la vraie Gaule, comme des essaims d'une ruche trop pleine, ils se répandirent dans la péninsule hellénique[1] qu'ils mirent à feu et à sang. Ils vinrent assiéger Delphes, la ville sacrée des Grecs, dont la piété avait entassé des trésors dans le temple d'Apollon, le dieu de la race, son patron, si vous l'aimez mieux, comme saint Jacques a été depuis celui des Espagnols, saint Georges celui des Anglais, et saint Denis le nôtre. Écrasés par le dieu, qui fit rouler sur eux,

1. *Grec* est un nom latin. Les Grecs s'appelaient eux-mêmes du nom qu'ils se donnent encore aujourd'hui : les *Hellènes*.

au dire de ses adorateurs, les rochers du Parnasse, la montagne des poètes, ils remontèrent vers la Thrace, là où est aujourd'hui Constantinople, vendant leur épée au plus offrant, aux petits princes qui se disputaient alors les mor ceaux de l'empire d'Alexandre. Le métier leur plaisant, ils allèrent le continuer en Asie Mineure, où ils s'installèrent, comme dans une forteresse, sur le plateau montagneux qui fait le centrè de la presqu'île, et qui prit d'eux le nom de Galatie. Là, comme partout, ils finirent par tomber sous le joug des Romains, mais sans perdre leur cachet d'origine. C'est à eux que saint Paul adressait ses épîtres aux Galates, et saint Jérôme, qui vivait 400 ans après Jésus-Christ, nous apprend qu'étant allé dans leur pays, il y rencontra la langue qu'il avait entendu parler à Trèves, la capitale des Gaules à cette époque-là.

Comme vous le voyez, les Gaulois ont tenu jadis de la place dans le monde, et depuis la Galatie jusqu'à la Galice et au pays de Galles, pour ne rien dire de la Vénétie, nous aurions de belles réclamations à faire, si nous allions nous lancer dans la voie des revendications historiques.

CHAPITRE V.

LA GAULE DES ROMAINS.

La Gaule que nous connaissons est celle dans laquelle les Romains commencèrent à s'établir vers la fin du deuxième siècle avant Jésus-Christ. Nos renseignements sur elle ont donc à peu près deux mille ans de date. Or, il y en avait au moins autant, selon toute apparence, que nos pères la possédaient quand les Romains y arrivèrent. Cela vous donne la mesure de ce qui nous manque de son histoire.

La Gaule historique s'étendait entre l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes et le Rhin, de sa source à son embouchure.

Elle se partageait entre trois races distinctes, bien que ne formant ensemble qu'un seul peuple, les Belges établis entre le Rhin et la Seine, les Aquitains qui occupaient le pays compris entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan, les Celtes auxquels appartenait le reste du territoire.

Chacune de ces trois races se subdivisait en tribus, ayant toutes leur existence indépendante, et qui subsistent encore parmi nous, s'il vous plaît. Écoutez cela; c'est un des grands faits de l'histoire de France.

Vous entendrez dire un jour ou l'autre que nous sommes un peuple de *race latine* : c'est un mot à la mode depuis quelque temps. N'en croyez rien. Nous ne sommes pas des Latins, nous sommes des Gaulois.

La population de notre pays descend presque entière de ces tribus gauloises, contemporaines assurément du grand départ d'Asie, lesquelles ont laissé dans nos villages des familles dont il faudrait aller chercher quelquefois la souche par delà les rivages de la Caspienne. Nos villes, Paris en tête, ont commencé presque toutes par être les capitales des anciens peuples gaulois, à telles enseignes qu'elles en portent les noms, encore reconnaissables à travers la double traduction du gaulois en latin et du latin en français. La capitale d'autrefois des Turons, — prononcez Tourons, — est aujourd'hui Tours ; celle des Andégaves, Angers ; des Lémovices, Limoges ; des Santons, Saintes ; des Carnutes, Chartres ; des Éburovices, Évreux ; des Bellovaques, Beauvais ; des Pictons, Poitiers, qui s'écrivait jadis Poictiers : la liste serait longue si je la continuais jusqu'au bout. Les Parisiens de Paris et les Rémois de Reims ont conservé intact leur nom d'il y a deux mille ans. Les Arvernes se sont perpétués dans nos Auvergnats. Là même où se sont introduits des noms nouveaux, le vieux sang se retrouve encore. Le bassin de l'Isère est devenu le Dauphiné et la Savoie ; mais la race qui le peuple est toujours celle des Allobroges, ses anciens maîtres, restée la même de Grenoble à Chambéry, de même que celle des Séquanais conserve en-

8

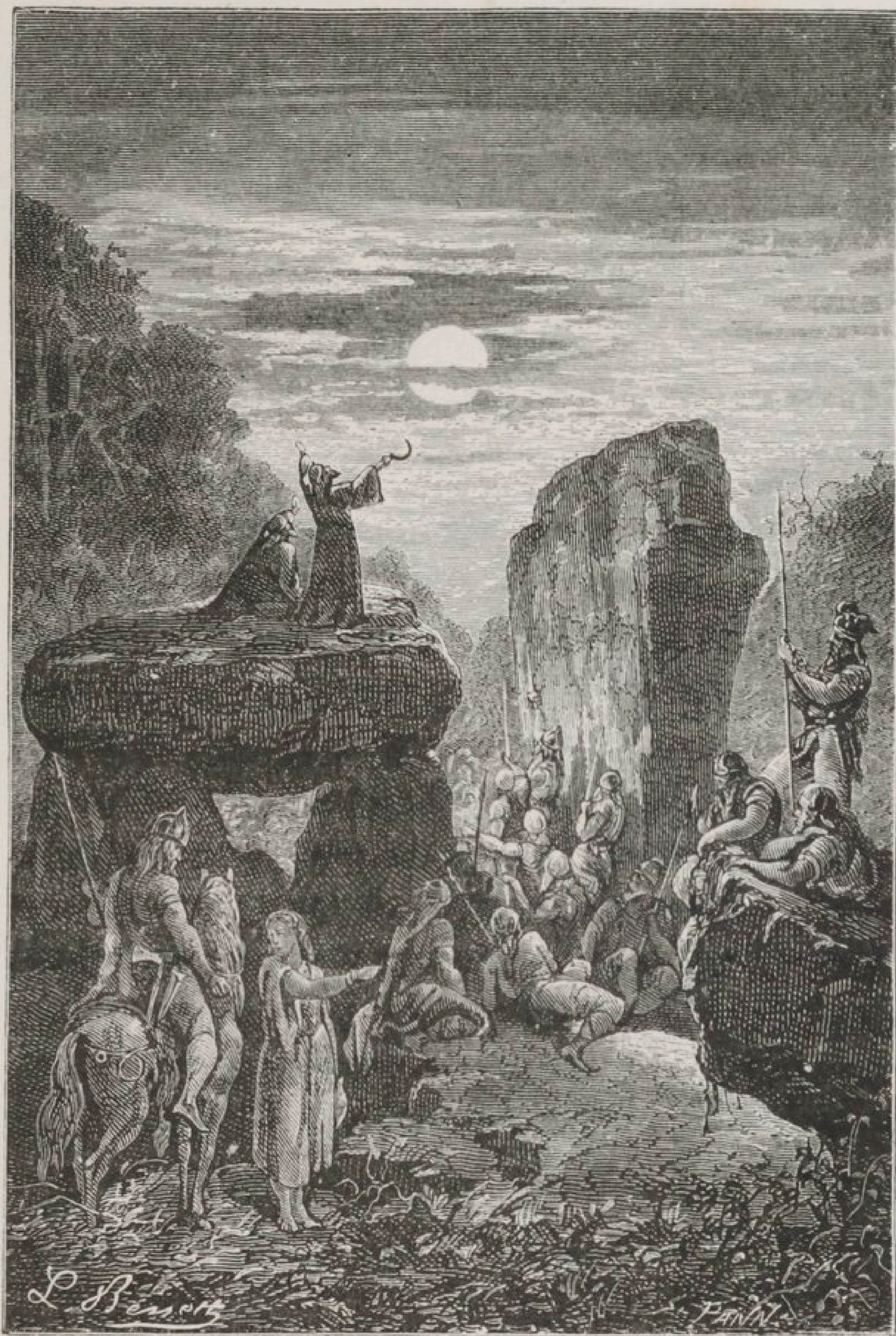
core sa physionomie distincte dans les trois départements de notre Franche-Comté, son domaine au temps des Gaulois. Si dans la Provence, dans l'Ile-de-France, en Normandie, en Bourgogne et ailleurs, l'invasion étrangère a débaptisé les terres gauloises, ce qu'elle y a jeté de nouveaux habitants n'a pu modifier sensiblement le fond primitif de la population. A bien faire le compte au surplus, il en est arrivé davantage par le Rhin que par les Alpes, si bien que la vieille Gaule s'appelle aujourd'hui la France, un nom qui lui est venu de la Germanie.

Lisez cette page de César, le conquérant et le premier historien de la Gaule : elle vous donnera le mot de la France du moyen âge.

« Dans toute la Gaule, il n'y a que deux classes d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et considérées ; pour le bas peuple, il n'a guère que le rang d'esclave, n'osant rien par lui-même et n'étant admis à aucun conseil.

« De ces deux classes, l'une est celle des druides, l'autre celle des chevaliers.

« Les premiers, ministres des choses divines, président aux sacrifices publics et particuliers et conservent le dépôt des doctrines religieuses... Le corps entier des druides n'a qu'un seul chef dont l'autorité est absolue. A une époque fixe de l'année, les druides s'assemblent en un lieu consacré, sur la frontière du pays des Carnutes qui passe pour le point central de la Gaule. Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils se soumettent au juge-



LES DRUIDES.

ment et aux décisions des druides. Si un particulier ou un magistrat ne défère point à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices. Cette peine est chez eux la plus sévère de toutes : ceux qui l'encourent sont mis au rang des impies et des criminels; on les évite, on fuit leur abord et leur entretien, comme si cette approche avait quelque chose de funeste : ils ne sont point admis à demander justice; ils n'ont part à aucun honneur... Les druides ne vont point à la guerre; ils ne contribuent pas aux impôts comme le reste des citoyens; ils sont dispensés du service militaire et exempts de toute espèce de charge. De si grands privilèges, et le goût particulier des jeunes gens, leur amènent beaucoup de disciples; d'autres sont envoyés auprès d'eux par leurs familles.

« La seconde classe est celle des chevaliers. Si une guerre survient (avant l'arrivée de César, il se passait peu d'années sans quelque guerre offensive ou défensive), ils prennent tous les armes. L'éclat de leur naissance et de leur fortune se marque au dehors par le nombre des serviteurs et des clients dont ils s'entourent. C'est chez eux le signe du crédit et de la puissance[1]. »

Gais, hautains, brillants par leurs, insouciants et sagaces, d'humeur à la fois violente et légère, faciles à l'enthousiasme et moqueurs incorrigibles, pleins d'eux-mêmes et toujours prêts à s'oublier pour les autres, féroces les armes

1. *Commentaires de César,* livre VI. Traduction d'Artaud.

à la main et secourables aux faibles, les Gaulois présentaient déjà ce mélange de contrastes qui fait encore aujourd'hui du Français le plus insupportable et le plus sympathique de tous les peuples. L'héroïque folie du point d'honneur, inconnue au monde grec et romain, et le mépris de la mort à laquelle ils ne croyaient pas, n'y voyant que le passage d'une vie à une autre, sont les deux traits de leur caractère mis le plus complaisamment en relief par les auteurs qui nous ont parlé d'eux.

Ils nous racontent, émerveillés dans leurs dédains d'hommes civilisés, les festins barbares de la Gaule, où le morceau d'honneur, destiné au plus brave, se disputait à coups d'épée, où les combats recommençaient après boire, pour la gloire et le plaisir de se battre. Pas de larmes aux funérailles : on plaçait le mort sur son bûcher, comme pour un voyage, avec ses vêtements, ses armes, son cheval et ses chiens favoris, ses amis parfois ; il emportait jusqu'à des lettres et des commissions pour ceux qui étaient partis avant lui. C'était une coutume parmi ces hommes étranges de se prêter de l'argent remboursable après décès, dans l'autre vie. L'habitude de jouer avec la mort était poussée si loin chez eux que les malades en danger, qui avaient des raisons de circonstance pour ne pas vouloir mourir, s'achetaient naïvement des remplaçants. César et Posidonius, un Grec du temps de Marius, nous l'attestent tous les deux. Le remplaçant distribuait à ses amis le prix de sa vie, ou le buvait avec eux, quand il avait fait marché pour une pièce de vin.

Puis il se couchait dans son bouclier, et tendait la gorge au couteau sacré.

« Les druides, dit César, sont les ministres de ces sacrifices. Ils pensent que la vie d'un homme ne peut être rachetée que par la vie d'un autre homme, et que les dieux immortels ne sauraient être apaisés qu'à ce prix. Ces sortes de sacrifices sont même d'institution publique. Quelquefois on remplit d'hommes vivants des espèces de mannequins tissés en osier et d'une hauteur colossale ; l'on y met le feu et les victimes périssent étouffées par la flamme. Ils jugent plus agréable aux dieux le supplice de ceux qui sont convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre crime ; mais lorsque les coupables leur manquent, ils y dévouent des innocents. »

De ces mœurs extravagantes et sanguinaires il ne s'est guère conservé jusqu'à nos jours que le duel, le combat pour l'honneur, plus avant enraciné dans le caractère national que le bûcher expiatoire, ce régal des dieux. Mais, si loin que nous soyons maintenant de la barbarie primitive de nos pères, nous n'en sommes pas moins restés des Gaulois au fond de l'âme, et nous serions peut-être moins fiers des progrès accomplis par notre race, si nous allions fouiller dans nos campagnes.

CHAPITRE VI.

LA PROVINCE ROMAINE.

Nous entrons dans ce qu'on peut appeler l'histoire définitive de notre pays : jusqu'à présent nous n'en avons vu que le prologue.

De l'an 125 à l'an 50 avant Jésus-Christ, il y a trois quarts de siècle, pendant lesquels la dure main de Rome s'étend sur cette Gaule redoutée, d'où s'étaient élancées tant de hordes dévastatrices, et l'incorpore de force au premier centre de civilisation qu'ait eu l'Europe occidentale. C'est un moment solennel dans l'histoire de notre race que celui de son entrée dans cette civilisation grecque et romaine d'où procède tout notre monde moderne, à Londres et à Berlin aussi bien qu'à Paris. A partir de ce moment-là, ses annales se déroulent sans interruption : elle est sortie des ténèbres de ses origines.

Je ne puis pas vous raconter toute l'histoire de Rome. Il faut pourtant que je vous en dise un mot, puisqu'elle se rattache de si près à la nôtre.

Fondée vers le milieu du huitième siècle, au dire de la tradition, par une troupe de bergers et de bandits qui appelè-

rent à eux tous les aventuriers des campagnes arrosées par le Tibre, la future reine du monde ancien avait commencé par être un camp plutôt qu'une cité. Son peuple, venu de partout, devait rester étranger jusqu'à la fin à ces idées de race et de nationalité qui jouent un si grand rôle dans la vie des autres peuples, et cela lui rendit plus facile son rôle de dominateur des nations. Il s'imposa d'autant mieux à toutes qu'aucune ne triomphait en lui. Je ne saurais mieux vous comparer ce qu'était pour lui le sentiment de la patrie qu'à cet esprit de corps que les anciens soldats transmettent aux nouveaux dans nos régiments, qui n'a rien du culte de la terre natale, rien des liens du sang de la tribu, mais n'en enfante pas moins des prodiges au besoin. Figurez-vous un grand régiment, avec un état-major héréditaire qui le tiendrait constamment en campagne, ne voyant dans les populations qui l'entourent que des proies à saisir, et tenant ses rangs toujours ouverts pour y faire entrer ses vaincus : voilà Rome!

C'est à cette nichée de loups ravisseurs, comme les appelaient leurs voisins, que s'étaient attaqués nos guerriers sénons, qui faillirent changer le cours des destinées européennes, en l'étouffant dans son repaire. Mais la Rome des temps où nous sommes arrivés avait bien grandi depuis ce jour d'humiliation. Toute l'Italie d'abord, absorbée à mesure, était venue se perdre dans la caserne romaine; puis une lutte d'un siècle avec les marchands de Carthage, héritiers du commerce et de la puissance des vieux Phé-

niciens, avait livré successivement aux conquérants partis des bords du Tibre la Sicile et les îles de la Méditerranée, ce qui s'appelait dans ce temps-là l'Afrique, aujourd'hui la régence de Tunis, l'Espagne enfin, déjà toute romaine alors que la Gaule était encore intacte. D'un autre côté, lançant en Grèce et jusqu'au fond de l'Asie Mineure ses légions partout invincibles, Rome en avait rapporté, avec l'or des vaincus, leurs arts, leur culture intellectuelle, en partie leurs mœurs et leur religion, et était allée se faire conquérir par la civilisation grecque qu'elle devait à son tour importer chez nous, après y avoir mis toutefois sa marque, comme à tout ce qu'elle prenait chez les autres.

Les choses en étaient là quand Marseille appela les Romains en Gaule. Pendant sa lutte avec Carthage la phénicienne, Rome avait trouvé dans la ville phocéenne une alliée précieuse dont la fidélité lui était garantie par ses intérêts commerciaux. La chute de Carthage fut un coup de fortune pour Marseille. Elle se crut dès lors assez forte pour se tailler un territoire aux dépens des belliqueuses tribus de l'intérieur qui l'avaient jusque-là tenue en respect, et Rome se prêta d'abord de bonne grâce à aider son amie dans cette périlleuse entreprise. Quand il fallut retourner au secours des marchands grecs pour les sauver des vengeances de leurs voisins dépouillés, elle trouva plus simple de s'adjuger à elle-même les terres qu'on ne pouvait pas garder sans elle ; ses légions rentrèrent en Gaule pour n'en plus sortir.

C'était en 125. Dix ans après, la domination romaine allait jusqu'au lac Léman, vers le nord, et s'étendait des Alpes aux Pyrénées le long du littoral gaulois de la Méditerranée. Toute cette contrée prit alors le nom de *Province romaine*, un nom que Rome imposait aux pays qu'elle donnait à gouverner à ses consuls; notre Provence le porte encore.

La puissante confédération des Arvernes avait essayé en vain de protéger les Allobroges, ses clients. Les historiens romains nous racontent que Bituit, le roi des Arvernes, s'avançait sur un char plaqué d'argent, entouré de ses dogues de combat et suivi de 200,000 hommes. « C'est là tout! s'écria-t-il, quand il aperçut la petite armée des envahisseurs ; il n'y en a pas pour un repas de mes chiens. » Il n'en fut pas moins battu, emmené à Rome, et les Arvernes, refoulés dans leurs montagnes, n'essayèrent plus de disputer à Rome sa Province.

La confédération rivale des Éduens qui était établie dans le bassin de la Saône, sur le chemin des caravanes, se laissa gagner par Marseille et accepta le titre compromettant d'alliée du peuple romain. Les Tectosages de Toulouse entrèrent aussi dans l'alliance romaine, allant d'eux-mêmes au-devant du joug. Tout semblait se préparer pour faire tomber la Gaule entière entre les mains des nouveaux venus, quand un événement inattendu vint arrêter tout à coup la conquête commencée. Ce fut la fameuse invasion des Cimbres et des Teutons, un des plus curieux épisodes de cette partie de notre histoire.

CHAPITRE VII.

LES CIMBRES ET LES TEUTONS.

Je vous ai déjà parlé de ces flots de populations errantes qui, dans les anciens temps, roulaient les uns sur les autres, et dont il ne nous est arrivé qu'un souvenir presque effacé. En voici un enfin dont nous avons l'histoire! Il va jeter sur les autres le jour qui leur manquait.

Il faut nous reporter au point de départ de tout ce grand mouvement de peuples, aux plaines de l'Asie centrale d'où sont venus tous ceux qui habitent aujourd'hui l'Europe. L'historien grec Hérodote, qui voyageait, au commencement du cinquième siècle avant Jésus-Christ, parmi les hordes asiatiques arrivées les dernières dans la steppe de la Russie méridionale actuelle, nous révèle le secret de ces migrations en masse, presque incompréhensibles pour nous, habitués que nous sommes à voir les nations enracinées sur le sol qu'elles occupent.

« Les Scythes, nous dit-il, n'ont ni villes ni forteresses. Ils ne vivent point des fruits du labourage, mais de bétail, et n'ont d'autres maisons que leurs chariots. »

Avec un pareil système, le déménagement d'un peuple

était bientôt fait ; c'est grâce à ce procédé de maisons roulantes [1], mis encore en usage parmi les tribus errantes de la Grande-Tartarie, que tous les essaims de la race arienne ont pu vivre si longtemps en déplacement continuel. Même après de longues années d'établissement fixe, l'humeur nomade reprenait parfois le dessus ; on brûlait les habitations pour remonter dans les chariots. Nous en aurons bientôt un exemple.

Or, avant les Scythes d'Hérodote, la steppe était occupée, c'est lui-même qui nous l'apprend, par des Cimmériens qui s'étaient enfuis devant eux, et ces Cimmériens, appelés Cimbres par les Romains, sont les mêmes que les Kymris dont nous avons vu l'avant-garde belge envahir la Gaule vers l'an 600, probablement à l'époque où ils abandonnèrent les régions de la mer Noire. Quant au gros de la nation, il avait promené pendant des siècles ses campements dans les grandes forêts de la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, semblables alors aux forêts vierges qui couvraient l'Amérique du Nord quand les Français et les Anglais y arrivèrent. L'an 113 le trouva établi sur les bords de la Baltique et dans le Danemark qui lui a dû son vieux nom de Chersonèse cimbrique (presqu'île des Cimbres).

Cette année-là, paraît-il, la Baltique eut une colère. Elle mordit son rivage, comme il lui est arrivé plus d'une fois

1. Nous en avons conservé l'image dans ces voitures meublées qui servent à nos saltimbanques pour transporter de foire en foire leurs familles et l'outillage de leur industrie.



SCYTHES.



CAMPEMENT DES SCYTHES.

avec les terres basses du Jutland et de la Poméranie, et les Cimbres effrayés s'enfuirent au loin, entraînant dans leur fuite leurs voisins les Teutons. Après avoir ravagé pendant trois ans les pays au sud du Danube, l'immense horde,

— elle comptait, dit-on, 1,200,000 âmes, dont 300,000 combattants, — tourna vers l'ouest en suivant l'ancien chemin des Gaulois, et arriva en 110 sur le Rhin, derrière lequel l'attendaient les tribus belges accourues en armes. Belges et Kymris se reconnurent, si bien que la horde voyageuse donna son butin à garder à ses frères de la Belgique ; puis le torrent détourné roula à travers le territoire des Celtes sur la province romaine qu'il faillit submerger.

C'était la troisième fois que, dans sa course vagabonde, la horde venait se heurter à la domination romaine qu'elle avait rencontrée jusqu'aux extrémités de la Thrace, dans les environs de la mer Noire, à quatre cents lieues de distance de la vallée du Rhône. Saisis d'un respect involontaire pour ce peuple qu'ils retrouvaient partout, les barbares voulurent négocier et firent entendre cette demande de tous les nomades en quête d'un établissement : des terres ! On les repoussa avec hauteur ; mais cinq armées consulaires écrasées coup sur coup laissèrent bientôt le chemin de l'Italie ouvert devant eux, et ils parlaient déjà d'aller en faire la conquête, quand un de ces caprices qui prennent aux foules livrées à elles-mêmes, emmena les Cimbres de l'autre côté des Pyrénées. Ils y guerroyèrent deux ans sans résultat contre les vaillantes populations de la Celtibérie qui finirent par les rejeter en Gaule.

A leur retour, ils trouvèrent les Romains prêts à de nouveaux combats, sous le commandement du fameux Marius, en qui Rome avait mis son dernier espoir de salut.

Le laissant aux prises avec les Teutons, auxquels ils avaient donné rendez-vous sur les rives du Pô, ils tournèrent les Alpes et descendirent en Italie par le Brenner et la vallée de l'Adige, le grand chemin italien des invasions. Mais, arrivés dans la plaine du Pô, ce fut Marius qu'ils rencontrèrent au lieu du rendez-vous. Romains et Gaulois avaient exterminé la horde teutonne l'année précédente, à la suite d'une bataille célèbre dans les annales de la Gaule, la bataille d'Aix (102), où les géants du Nord tombèrent en si grand nombre que plus d'un siècle après leurs ossements servaient encore d'échalas dans les vignes du pays.

Le combat avec les Cimbres fut plus terrible encore. Suivant une vieille coutume de la race, dont il y a des exemples dans les guerres de Rome contre les Gaulois de la Cisalpine, les guerriers cimbres du premier rang s'étaient liés tous ensemble avec des chaînes de fer pour s'enlever l'idée même d'une retraite. Ils y restèrent tous en effet; mais la bataille terminée avec les hommes, il fallut la recommencer avec les femmes qui défendirent comme des lionnes les chariots de la nation, cette patrie roulante de l'Arien, et, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, se tuèrent elles-mêmes sur les corps de leurs enfants étranglés ou poignardés. Les soldats romains ne purent cesser de combattre qu'après avoir détruit les chiens du camp.



LES FEMMES SE TUÈRENT SUR LES CORPS DE LEURS ENFANTS.

CHAPITRE VIII.

CÉSAR.

Quarante-quatre ans s'étaient écoulés depuis la bataille d'Aix, et la Province romaine avait encore ses limites du temps de Marius, quand César arriva en Gaule (58).

C'est un nom qui a marqué dans l'histoire que celui de César : après dix-neuf cents ans passés, les Allemands le donnent encore à leurs rois quand ils en font des empereurs [1]. J'ai à vous dire deux mots du rôle qu'a joué dans son pays l'homme qui le portait.

Après avoir eu des rois pendant deux siècles et demi, les Romains vivaient en république depuis plus de quatre cent cinquante ans, à l'époque que nous avons atteinte. Dès les premiers jours de la république romaine, une lutte acharnée s'engagea entre les familles nobles ou patriciennes, en possession de tout le pouvoir, et les hommes du peuple ou les plébéiens, qui, armés du droit de vote dans les élections aux charges publiques, auraient bientôt rétabli l'égalité si la politique perfide de leurs maîtres n'avait su les

1. *Kayser,* empereur. Le mot latin devrait se prononcer : *Kaisar ;* c'est ainsi que les Grecs l'écrivaient.

tenir toujours sous les armes, en éternisant la guerre entre Rome et les autres peuples. Les bonnes raisons ne manquent jamais pour être forcé à la guerre quand on la veut, et un peuple qui se bat demeure à la merci des familles où se conservent les traditions d'art militaire. Or, les patriciens de Rome étaient de très savants guerriers et ses plébéiens d'excellents soldats rompus à toutes les fatigues, admirablement disciplinés, qui cessaient d'être des citoyens en mettant le pied dans le camp, et ne le redevenaient pas toujours en rentrant dans la ville. Du reste, cela ne leur déplaisait aucunement, ni aux uns ni aux autres, d'aller piller leurs voisins, et plus tard, quand la domination romaine s'étendit au loin hors de l'Italie, l'orgueil les gonflait tous à s'entendre appeler les maîtres du monde ; ils tombaient donc facilement d'accord sur l'impossibilité de déposer les armes.

Un tel peuple devait fatalement arriver au régime du despotisme militaire. Ce fut César qui l'inaugura, et notre Gaule eut le triste honneur de fournir au grand homme, — on est convenu d'appeler ces gens-là des grands hommes, — tout ce qu'il lui fallait pour asservir sa patrie, le prestige des conquêtes et l'argent.

Déjà Marius, le vainqueur des Cimbres, un général plébéien par grand hasard, s'était vu un moment maître absolu dans Rome, ayant tout le peuple derrière lui. Mais les patriciens eurent aussi leur général à lui opposer, Sylla, son lieutenant et son rival, qui fut le maître à son tour

et ne descendit du pouvoir suprême que de son plein gré, par dégoût. Marius et Sylla s'étaient baignés l'un après l'autre dans le sang de leurs adversaires, et les deux partis restaient en présence, plus ennemis que jamais. Les patriciens avaient pris pour chef Pompée, une autre illustration militaire; César, un patricien, neveu de Marius, il est vrai, par les femmes, se mit à la tête des plébéiens. Ne se sentant pas encore de force à disputer Rome au grand Pompée, comme on disait au sénat[1], le chef populaire la lui abandonna et se fit donner le gouvernement des deux Gaules, la Cisalpine et la Transalpine (au delà des Alpes), notre Province romaine, d'où un vaste champ de conquêtes s'ouvrait devant lui.

Une invasion étrange, pour nous du moins qui n'avons plus l'habitude de ces choses-là, menaçait alors les populations de l'intérieur de la Gaule. Dégoûtés de leur pays, les Helvètes qui habitaient la Suisse d'aujourd'hui, une terre gauloise, si vous vous souvenez de nos anciennes limites, s'étaient mis en tête d'aller s'installer en corps de nation sur les bords de l'Atlantique, aux lieu et place des Santons et sans leur aveu, bien entendu. Entre compatriotes, c'était un peu leste; mais les mœurs du temps s'y prêtaient, paraît-il.

L'expédition, annoncée longtemps à l'avance, se prépa-

1. Le sénat romain était une assemblée de nobles, comme la chambre des lords en Angleterre, la chambre des seigneurs en Prusse, mais bien plus puissante. Il tenait en réalité toute la direction des affaires entre ses mains.

rait ouvertement, et l'émoi était grand dans toute la contrée entre les Alpes et l'Océan, quand on apprit un beau jour que les Helvètes venaient de mettre le feu à leurs maisons, à tout ce qu'ils ne voulaient pas emporter, et que les chariots de la nation roulaient vers la Province romaine. C'était par là qu'ils avaient résolu de passer. César accourut juste à temps pour leur barrer le chemin, et les Séquanais, qui tenaient les passages du Jura, les ayant livrés par peur, il se mit à la poursuite de la horde émigrante dont il fit un horrible carnage dans la vallée de la Saône.

« On trouva dans le camp des Helvètes, nous disent ses *Commentaires*, des registres écrits en lettres grecques, qui furent remis à César. Ils indiquaient par leur nom tous ceux qui étaient sortis du pays, le nombre des hommes en état de porter les armes, et séparément celui des vieillards, des enfants et des femmes. » Des 368,000 individus portés sur ces registres, il en resta seulement 110,000 que César renvoya dans leur pays, avec ordre d'y rebâtir les maisons brûlées. « Il ne voulait point que ce pays restât désert, de peur que la fertilité du sol n'y attirât les Germains d'outre-Rhin, et qu'ils ne devinssent ainsi voisins de la Province romaine. »

Ces Germains d'outre-Rhin, qui paraissent ici pour la première fois, étaient les frères des Teutons des bords de la Baltique, compagnons d'invasion des Cimbres, lesquels ont fini par donner leur nom à toute l'ancienne Germanie (*Deutschland* — prononcez : *Teutschland* — terre des Teut-

sches). Ceux-ci étaient les Suèves, une nation puissante, établie dans le coude que fait le Rhin du lac de Constance au Neckar, et qui comprend aujourd'hui le pays de Bade et le Wurtemberg, c'est-à-dire la vieille Souabe, habitée encore par la même race, sous le même nom [1].

Grands pillards, sans cesse en expéditions chez leurs voisins, les Suèves avaient grandement contribué au départ des Helvètes, las de vivre à cause d'eux dans des alertes continuelles. Ils occupaient en ce moment une partie du territoire des Séquanais [2], qui expiaient cruellement le lâche appel fait à leurs armes contre la grande confédération des Éduens, et se voyaient sur le point d'être entièrement dépouillés.

Venus en 72 au nombre de 15,000, les Suèves étaient déjà plus de 120,000 ; ils appelaient toujours à eux de nouvelles bandes et réclamaient impérieusement d'autres terres. Les Gaulois, épouvantés, implorèrent une seconde intervention de César, en venant le remercier de les avoir sauvés des Helvètes. « Dans peu d'années, lui disaient-ils, tous les Germains auront passé le Rhin et chassé les Gaulois, car le sol de la Germanie ne peut se comparer à celui de la Gaule, non plus que la manière de vivre des deux pays. » César, inquiet lui-même de ce débordement qui menaçait d'atteindre les possessions romaines, marcha sur les Suèves sans s'effrayer des bravades de leur chef

1. Le mot latin *Suevi* se prononçait : *Souevi*.
2. La haute Alsace, le pays qui va de Benfeld à Belfort.

Arioviste [1], et leur livra bataille à quelques lieues du Rhin.

C'est encore la horde arienne et ses chariots que nous retrouvons là. « Pour s'interdire tout espoir de fuite, est-il dit dans les *Commentaries*, ils formèrent autour d'eux une barrière avec leurs chariots. Du haut de ces chars, les femmes tout en pleurs tendaient les bras vers leurs maris et les suppliaient de ne point les livrer en esclavage aux Romains. »

Il arriva aux Suèves comme aux Teutons ; la tactique romaine triompha de toute leur furie guerrière. Arioviste prit la fuite, laissant ses deux femmes étendues sur le champ de bataille et parvint à grand'peine à regagner avec une poignée d'hommes la rive germaine du Rhin.

La Gaule avait été sauvée deux fois par César dans cette année 58. Elle allait payer cher la protection de l'ambitieux Romain.

César avait chassé les Suèves du territoire des Séquanais, mais il y laissait ses légions. Toutes les tribus belges coururent aux armes pour se délivrer de cet inquiétant voisinage, et ce fut le commencement d'une guerre terrible qui ne se termina qu'à la septième année, et par l'assujettissement de la Gaule entière.

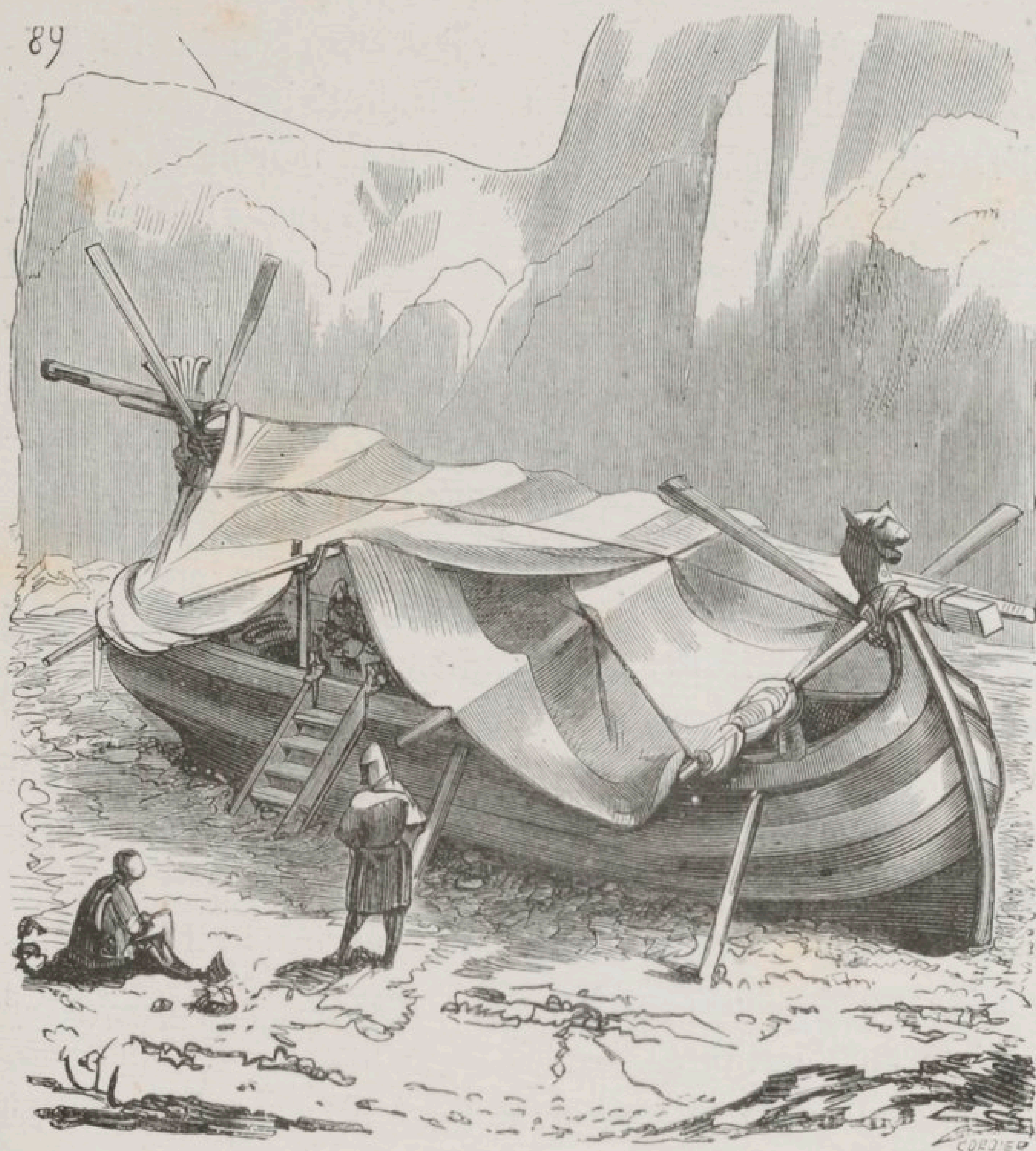
La Belgique, qui en fut le premier théâtre, n'était alors

1. « Personne encore ne s'était attaqué à lui sans y trouver sa perte. On pouvait venir ; on apprendrait à connaître des guerriers qui n'avaient jamais été vaincus, et qui, depuis quatorze ans, n'avaient pas couché sous un toit. »

qu'une grande forêt, entrecoupée de marécages, peuplée de tribus encore à demi sauvages, qui s'étaient ménagé au plus épais des bois des retraites inaccessibles où elles se retranchaient dans leurs guerres. César se lança intrépidement à travers cette contrée redoutable, soutenu, il est vrai, par les Séquanais et les Éduens qu'il venait de délivrer des Suèves, et guidé par les Rémois et les Trévires (Trèves), Belges déserteurs qui se donnèrent à lui dès l'abord.

Ce fut l'affaire d'une seule campagne. Déconcertés par les machines de guerre des Romains, toutes nouvelles pour eux, débandés au premier choc, chacun courant à la défense de son territoire, les Belges mirent bas les armes, les uns après les autres, presque sans combat. Ceux du pays de Namur et du Hainaut qui voulurent résister furent exterminés, et, pendant ce temps, une légion romaine, qui s'était enfoncée dans la Celtique jusqu'à l'Océan, soumettait d'un coup tout le pays entre l'embouchure de la Seine et celle de la Loire.

L'année suivante (56), il fallut recommencer cette conquête faite à si bon marché. Les Venètes, nos gens de Vannes, ces frères lointains des Vénitiens, tinrent longtemps en échec le vainqueur des Belges. Leurs villes, bâties sur des plages que les flots envahissaient à chaque marée, défiaient tous ces travaux de siège devant lesquels étaient tombées les places fortes des tribus du Nord. Serrés de trop près, les assiégés montaient sur leurs vaisseaux à la marée haute et transportaient la lutte ailleurs. César fit cons-



VAISSEAUX DES VENÈTES.

truire sur la Loire une flotte de ces longues galères romaines marchant à la rame, qu'on voyait encore au siècle dernier dans la Méditerranée[1], et, avec l'aide des Pictons et des

1. Leur nom est resté aux galériens de nos ports de guerre, les anciens rameurs du roi, par arrêt de justice.

Santons qui lui prêtèrent leurs vaisseaux, comme les Trévires, ses alliés belges, lui avaient prêté leur cavalerie, il détruisit dans une seule journée toute la marine des Venètes, bien mieux équipée pourtant que la sienne [1]. Rien n'est cruel comme ces grands vainqueurs, pressés d'arriver, quand une résistance leur fait perdre du temps. Les Venètes, réduits à l'impuissance, s'étant rendus à merci, César fit égorger tous les chefs et livra le peuple entier aux marchands d'esclaves. C'était la guerre de ces temps-là!

Crassus, un lieutenant de César, était entré de son côté dans l'Aquitaine et s'était avancé jusqu'aux Pyrénées, écrasant ce qu'il trouvait sur son passage. Tout semblait fini, quand une horde germaine, fuyant comme les Helvètes le voisinage des terribles Suèves, franchit le Rhin près du point où allaient bientôt s'élever les murs de Cologne, et il fallut reprendre les armes.

César avait cette fois les Gaulois avec lui; il les protégeait en défendant sa conquête. Il refoula les envahisseurs et jeta sur le Rhin, pour les poursuivre, le premier pont probablement sous lequel aient coulé ses eaux. Romains et Gaulois ne firent du reste qu'une apparition chez les Germains. Le dix-huitième jour, « croyant avoir assez fait pour

1. « Leurs vaisseaux sont tout entiers de chêne, et peuvent soutenir le choc le plus rude; les bancs, faits de poutres d'un pied d'épaisseur, sont attachés par des clous en fer de la grosseur d'un pouce; les ancres sont retenues par des chaînes de fer, au lieu de cordages; les voiles sont de peaux molles, amincies, bien préparées. » (*Commentaires*, livre III.) Ce n'est pas d'hier, comme vous le voyez, qu'on est marin en Bretagne.

la gloire de Rome, » César repassait son pont qu'il n'eut garde de laisser debout derrière lui.

Cette expédition précipitée, sans résultat sérieux, marque pourtant dans notre histoire. Le peuple qui avait donné asile aux vaincus, et dont on brûla quelques bourgs, est un de ceux qui formeront plus tard la confédération des Francs ; il portait le nom de Sicambre, un nom que le baptême de Clovis a rendu célèbre [1]. C'est la première fois que nous rencontrons ceux qui devaient être les parrains de la France.

La même année (55), César passa la Manche et vint planter sur les falaises du rivage de Douvres les aigles qui servaient de drapeau aux légions romaines.

Les Bretons, comme s'appelaient alors les habitants de l'Angleterre actuelle, tenaient aux Gaulois par le lien de leur commune origine ; c'étaient pour eux des alliés naturels qu'il importait de tenir en bride. Mais la mer se mit de la partie. Dans une marée d'équinoxe, elle brisa la flotte romaine sur le rivage même où on l'avait tirée, à la manière des anciens navigateurs de la Méditerranée qui n'a pas de marée. César, menacé de se trouver bloqué, se rembarqua en toute hâte sur ce qu'il put réparer de ses vaisseaux. Il revint l'année suivante, poussa jusqu'à la Tamise et reparut bientôt en Gaule, ramenant des ôtages

1. *Courbe la tête, fier Sicambre!* paroles mille fois citées que Grégoire de Tours, l'historien des Mérovingiens, met dans la bouche de l'évêque de Reims quand il versa l'eau du baptême sur le front du roi franc.

et s'étant fait des clients, ayant atteint surtout le but que poursuivent les conquérants de tous les temps et de tous les pays, l'augmentation de sa personne. Rome, éblouie par ces triomphantes expéditions dans des régions qui lui avaient été inconnues jusque-là, ne savait plus quels honneurs décerner à ce merveilleux guerrier. Elle remplissait du bruit des actions de grâces tous les temples de ses dieux, et courait au-devant de la servitude.

Cependant les Gaulois s'agitaient, chaque jour plus impatients, sous le joug qu'ils s'étaient laissé mettre si rapidement. Pendant l'hiver de l'an 53 une révolte universelle de la Belgique, dont le signal avait été donné par Ambiorix, le chef des Éburons (pays de Liège), faillit devenir fatale aux légions de César, surprises isolément dans leurs cantonnements d'hiver. Elles furent sauvées par l'usage romain de se retrancher à chaque halte, usage auquel les insouciants enfants de la Gaule, qui dédaignaient tant de précautions, durent presque tous leurs revers. Les camps des légionnaires résistèrent à tous les assauts, et la révolte fut étouffée partout. Le petit peuple des Éburons y périt. César lança sur lui toutes les tribus de son entourage, qui se prêtèrent lâchement à cette exécution et ne laissèrent rien de vivant dans le pays. Après quoi le conquérant s'en alla en Italie pour y surveiller de plus près les progrès de sa vraie conquête, celle de sa patrie.

Clodius, un de ses partisans, venait d'être tué dans les



CÉSAR FRANCHIT LES CÉVENNES.

rues de Rome par une bande au service des patriciens, et il s'apprêtait à le venger quand la nouvelle lui arriva que la Gaule entière était sous les armes. Elle s'était donné pour chef unique, sous le nom de Vercingétorix (*le grand chef des cent têtes*), un noble Arverne dont les lieutenants menaçaient déjà la Province romaine.

On était en plein hiver. César accourt en toute hâte, franchit les Cévennes par six pieds de neige et apparaît tout à coup aux Arvernes épouvantés qui chassent le Vercingétorix de sa terre natale. Mais l'incendie allumé du Rhin aux Pyrénées ne pouvait s'éteindre ainsi. Ce fut la grande année de la guerre (52). César, vaincu enfin devant la montagne de Gergovie (Allier), sur laquelle campait l'armée des confédérés, fut abandonné par ses fidèles Éduens, honteux à la longue de leur métier de traîtres, et les Gaulois se flattaient déjà de le rejeter dans sa Province. Il poussa audacieusement en avant, mit la Loire derrière lui et alla rejoindre sur l'Yonne son lieutenant Labiénus, qui venait d'échouer à l'attaque de Lutèce, la ville des Parisiens, enfermée alors dans son île et protégée par des marais qui sont aujourd'hui Paris.

Sa jonction faite, César descendit dans la vallée de la Saône, renforcé par des bandes que lui avaient envoyées complaisamment ses anciens ennemis, les Sicambres et les Suèves, toujours prêts, comme tous les Barbares, à se battre et à piller, n'importe sous quelle bannière. Il leur dut, de son propre aveu, la victoire quand le Vercingé-

torix, fier d'un premier succès, vint lui barrer le chemin des possessions romaines, et l'armée vaincue s'étant réfugiée sur une montagne[1] voisine du champ de bataille, il l'y enferma dans une immense enceinte de retranchements imprenables.

En vain deux cent cinquante mille guerriers, accourus de tous les points de la Gaule pour délivrer leur chef, multiplièrent-ils leurs attaques désespérées contre les lignes ennemies, leur valeur fut impuissante à triompher de la science et de la ténacité romaines, et ce fut là que périt l'indépendance de la Gaule. Après cet effort suprême, la nation épuisée renonça à la lutte, et César, imprudemment provoqué en l'an 50 par le grand Pompée, moins grand que lui désormais, put enfin courir librement à la guerre civile, abandonnant à lui-même, sans danger, le théâtre de ses sanglants exploits.

Il y a eu bien des guerres depuis celle-là dans notre pays. Aucune ne lui est comparable, ni pour l'importance des résultats, ni pour l'étendue des désastres. « César, dit son historien Plutarque, avait, durant huit années de guerre, forcé plus de huit cents villes, subjugué trois cents nations, vaincu trois millions de combattants, dont un million avaient péri sur les champs de bataille et un million étaient réduits en esclavage. »

1. C'est la fameuse montagne d'Alésia, sur l'emplacement de laquelle les savants ne sont pas encore tombés d'accord.

Et tout cela pour aller se faire assassiner dans le sénat, six ans plus tard (44), par les amis de Pompée, aux pieds de sa statue! Il est vrai qu'on dit aujourd'hui *César* au chef de cette Germanie effleurée par ses armes, qui devait hériter un jour de l'empire fondé par lui. Cela paye bien le million d'hommes que cette gloire a coûté!

CHAPITRE IX.

L'EMPIRE ROMAIN.

Pendant les cinq siècles et demi qui séparent la conquête de César de celle de Clovis, le premier de nos rois francs, l'histoire de notre pays n'est plus qu'une page de l'histoire romaine. Les populations gauloises, perdues dans la foule des sujets de Rome, qui leur imposa ses institutions, sa langue, ses arts, à moitié sa religion, n'eurent plus, à proprement parler, d'existence nationale. Elles ne conservent même pas dans l'histoire le nom redouté qu'elles avaient si longtemps porté; les Gaulois deviennent les Gallo-Romains.

L'époque de la domination de Rome dans la Gaule est celle de ses empereurs. J'ai à vous apprendre ce que fut l'empire romain.

Gouvernée au commencement par des rois, Rome était devenue une république vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, et elle demeura longtemps jalouse de sa liberté, à ce point que le moyen infaillible pour les patriciens de se débarrasser des chefs du peuple dont ils avaient peur, était de les accuser d'aspirer au pouvoir su-

prême. De maladroits amis venaient d'offrir à César le diadème royal, sous les yeux de tout le peuple, quand les poignards qui le guettaient osèrent enfin se lever sur lui.

L'esprit des camps était tout différent. Il n'y a pas de liberté possible, comme on sait, dans ces endroits-là. En y mettant le pied, le citoyen romain cessait, pour le bien de sa patrie, d'être protégé par la loi ; il devenait l'esclave volontaire de son général qui avait sur lui droit de vie et de mort, sans autre devoir personnel que de battre l'ennemi. Ce terrible commandement militaire, que rien ne limitait, s'appelait en latin *imperium,* empire, et les soldats avaient coutume, après une victoire, de décerner par acclamation à leur général, sur le champ même de la bataille, le titre d'*imperator,* empereur, un titre purement honorifique, qui ne lui conférait aucun pouvoir nouveau. C'eût été du reste assez difficile, puisque déjà il les avait tous.

Ce fut ce titre en apparence inoffensif qu'Octave, le neveu et le successeur de César, rapporta à Rome du champ de bataille d'Actium (31), après la défaite d'Antoine, son rival. En réalité il imposait à la cité romaine l'*imperium,* la discipline militaire des camps, avec laquelle il n'avait pas besoin de diadème pour être maître absolu, ayant pris d'ailleurs la précaution d'accumuler sur sa tête toutes les magistratures de la Rome républicaine que la foule plébéienne lui conféra, coup sur coup, dans des élections pour rire. Élections sérieuses au fond! Elles disaient assez haut

que cette foule voulait un maître, et, pour le lui donner à sa guise, Octave l'*imperator* s'affubla du nom d'*Auguste*, un mot réservé pour les dieux, qui se lisait sur les frontispices de leurs temples. Il n'est pas de bonne tyrannie qui ne s'arrange pour mettre le ciel de la partie.

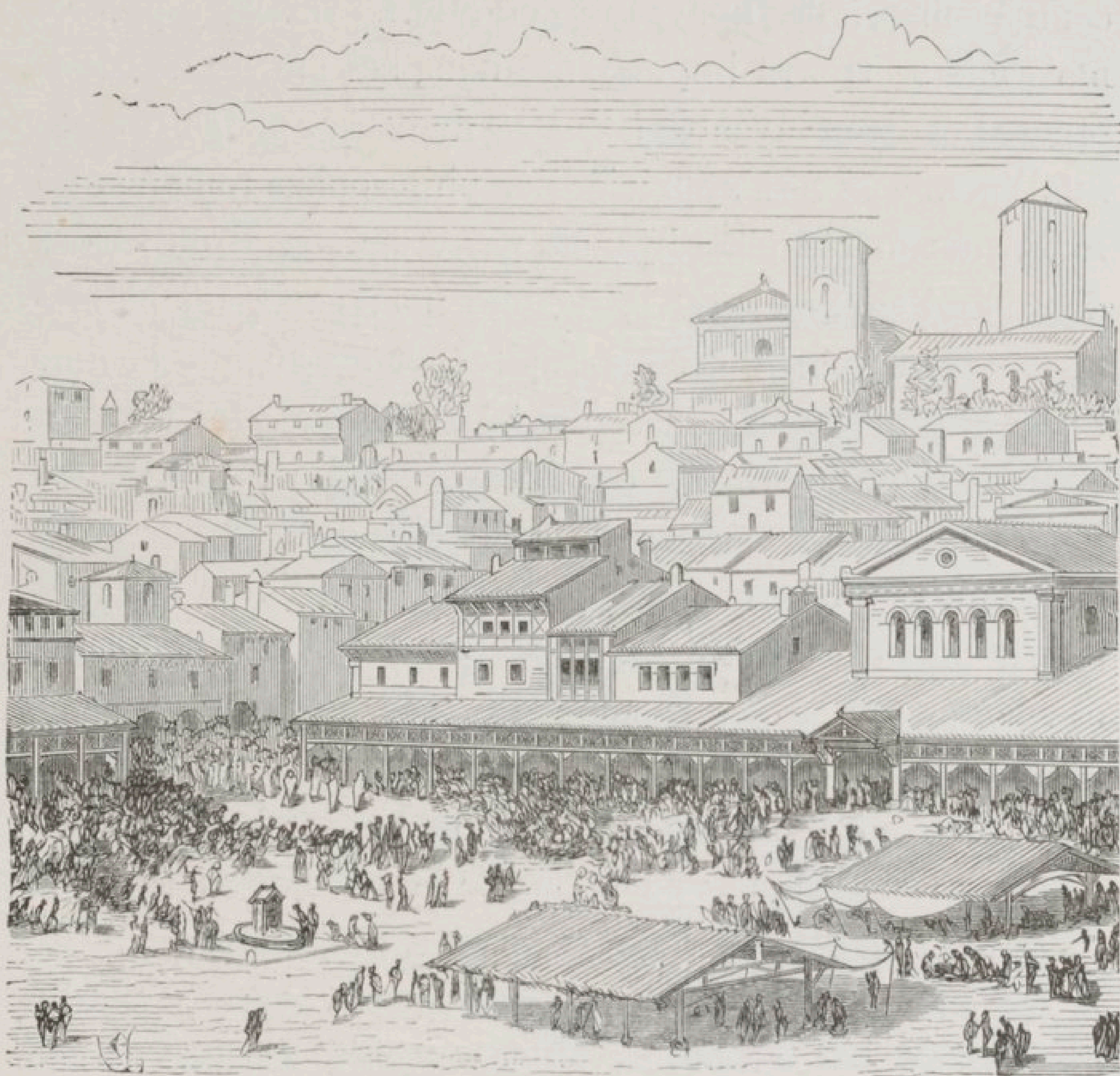
Voilà sous quel régime allait vivre pendant des siècles ce que, sur les bords du Tibre, on appelait alors l'univers, c'est-à-dire cette petite partie de notre globe qui est comprise entre le Danube et les cataractes du Nil, l'Euphrate et l'embouchure du Rhin. C'était à vrai dire la plus vaste domination et la mieux organisée qui se fût encore établie sur la terre, et l'empire débuta par de longues années d'une prospérité matérielle, inconnue jusqu'alors en Europe, dont l'attrait corrupteur réconcilia rapidement Rome et ses sujets avec l'esclavage commun.

La Gaule en eut sa large part, et bientôt les cabanes en bois, les grossiers remparts des places de défense et les refuges de guerre au fond des forêts firent place aux splendeurs de la civilisation romaine. Elle y perdit, en retour, toutes les traditions de son passé. Ses anciennes divisions territoriales furent bouleversées, les liens des confédérations volontaires entre les tribus rompus par une répartition administrative de la population en soixante cités, dont chacune avait sous sa tutelle les petits peuples de son voisinage. Les vieilles capitales changèrent de nom, comme la Bibracte des Éduens qui devint *Augustodunum*, aujourd'hui Autun, ou furent remplacées par des villes nouvelles

comme la Gergovie des Arvernes, la patrie du grand Vercingétorix, dont hérita *Augustonemetum,* aujourd'hui Clermont. *Lugdun* (Lyon), une obscure bourgade située au confluent du Rhône et de la Saône, et colonisée en 43 par un proconsul romain, fut assignée pour capitale à la Gaule entière et donna son nom à la Celtique de César, diminuée presque de moitié. La contrée du Jura, de Langres à Genève, fut enlevée à la Lyonnaise, au profit de la Belgique, et l'Aquitaine s'agrandit de tout le pays qui s'étend entre la Garonne, la Loire et les Cévennes. Pour consacrer solennellement cette révolution géographique, on fit comprendre aux soixante cités de création romaine qu'il était de leur devoir d'élever à frais communs un temple au transformateur de la Gaule, et l'Éduen Vercundaribud se laissa faire, sous le nom de Caïus Julius, prêtre du dieu Auguste, reniant ainsi à la fois la patrie gauloise et la religion nationale.

Il y avait une récompense promise à ces défections. C'était le droit de cité romaine, prodigué déjà par César aux guerriers qui s'étaient enrôlés en foule sous ses drapeaux quand il marcha contre Pompée[1]. Il avait même comblé les vides faits dans le sénat par le massacre des patriciens à Pharsale, en ouvrant ses portes à la noblesse gauloise,

1. Le droit de cité fut accordé en bloc à toute une légion, levée au début de la guerre civile dans les vallées de la Garonne et du Rhône, et qui s'était donné le nom gaulois d'*Alauda* (alaude, aloue, en vieux français), de l'alouette que les soldats portaient à leur casque. C'est Suétone, l'historien des Césars, qui nous l'apprend.



LA CITÉ GALLO-ROMAINE.

ravie d'un tel honneur. D'un bout de la Gaule à l'autre, les grands du pays se mettaient servilement sous le patronage de la famille césarienne, la famille Julia, en prenant son nom, comme avait fait Vercundaribud, à l'imitation des clients de Rome.

La classe des druides n'eut garde de se prêter avec cette

complaisance à des nouveautés où elle n'avait qu'à perdre, mais elle se trouva impuissante dans ses efforts de résistance. Les dieux inventés à l'usage du peuple par cette caste intelligente, si fort appréciée des philosophes romains, lui furent escamotés, c'est le mot, par Auguste. Il en fit des dieux de l'Olympe grec, à doubles noms, tels que Mars-Camul, Belen-Apollo, Esus-Jupiter, et les soumit comme tels à la profanation d'un culte à la romaine, avec temples et statues, au mépris des anathèmes druidiques contre ces inventions de l'idolâtrie. Il fallut abandonner, par ordre impérial, l'antique et barbare usage des sacrifices humains en l'honneur de ces dieux qui passaient ainsi à l'ennemi, et bientôt toutes les grandes villes de ce temps, Vienne, Autun, Reims, Bordeaux, Lyon, virent s'élever de brillantes écoles qui portèrent un coup mortel au druidisme, en enlevant à ses prêtres l'éducation de la jeunesse sur laquelle ils avaient eu seuls la main pendant si longtemps.

A peine initiée aux lettres romaines, la Gaule y excella dès l'abord, grâce à la merveilleuse facilité d'esprit de son peuple. Les poètes, les historiens, les avocats surtout qu'elle envoyait à Rome ne tardèrent pas à y être en grand renom. L'éloquence a de tout temps, paraît-il, coulé de source dans le pays de l'Hercule gaulois, que les Grecs nous représentent avec des chaînes d'or qui lui sortent de la bouche pour aller enlacer les gens autour de lui.

Tout croulait à la fois de l'ancienne vie. Pendant que l'empire arrachait la Gaule à la sombre et ombrageuse dis-

cipline de son sacerdoce national, il portait une atteinte plus profonde encore à ce qu'elle avait été, en imposant le désarmement universel à ce pays de bataille universelle. Tenues en bride par les officiers impériaux, protégées contre l'invasion étrangère par le cordon de légions qui bordait la frontière du Rhin, les soixante cités gauloises n'eurent bientôt plus d'autre force militaire que leur police municipale. Pour la première fois peut-être, depuis l'arrivée des guerriers ariens, le bruit des armes s'éteignit dans notre pays. Ce fut pour lui une période de repos forcé, à peine troublé de loin en loin par quelques essais, aussitôt réprimés, de retour à la vieille indépendance. Il devait apprendre plus tard ce qu'il peut en coûter aux races les plus vaillantes de s'endormir dans la main d'un maître, sous la protection de ses soldats.

CHAPITRE X.

LA GERMANIE.

L'ennemi qui devait tirer la Gaule de son sommeil impérial n'était pas nouveau pour elle. C'étaient ces Germains qui commençaient à l'envahir quand arriva César, et lui-même nous apprend qu'elle faiblissait déjà devant eux.

« Il fut un temps, nous dit-il dans ses *Commentaires*, où les Gaulois surpassaient les Germains en valeur, portaient la guerre chez eux, et envoyaient au delà du Rhin des colonies pour soulager leur territoire d'un excédant de population... Depuis que le voisinage de la Provence et les importations du commerce maritime leur ont fait connaître l'abondance et les jouissances du luxe, accoutumés peu à peu à se laisser battre, vaincus dans un grand nombre de combats, ils n'osent plus eux-mêmes se comparer aux Germains pour la valeur. »

C'étaient, en fait, de désagréables voisins, ne vivant que pour la guerre et le pillage, et César qui les avait vus chez eux, qui les avait eus à son service dans la grande guerre du Vercingétorix, nous a laissé d'eux un portrait qui explique de reste cette émigration, sans idée de retour, des mal-

heureux Helvétiens. Il vient dans son livre après celui des Gaulois :

« Les mœurs des Germains sont très différentes. Ils n'ont ni druides qui président à la religion, ni sacrifices. Ils ne mettent au nombre des dieux que ceux qu'ils voient et dont ils ressentent manifestement les bienfaits : le soleil, le feu, la terre ; ils n'ont pas la moindre notion des autres. Toute leur vie se passe à la chasse et dans l'exercice de la guerre ; ils s'endurcissent dès l'enfance au travail et à la fatigue... ils s'adonnent peu à l'agriculture et ne vivent guère que de lait, de fromage et de chair. Nul n'a chez eux des champs limités, ni de terrain qui lui appartienne en propre ; mais tous les ans les magistrats et les principaux chefs assignent des terres, en telle quantité et en tel lieu qu'ils le jugent convenable, à chaque groupe de familles vivant en société commune ; l'année suivante, ils l'obligent d'aller ailleurs.

« Le plus beau titre de gloire de leurs tribus, c'est de s'environner d'un large cordon de solitudes, en dévastant tout le pays autour d'elles. Ils regardent comme une marque éclatante de valeur d'expulser les peuples voisins, et ne permettent à personne de s'établir auprès d'eux... Le vol n'a rien de honteux, s'il se commet hors des limites du pays : c'est, disent-ils, un moyen d'exercer la jeunesse et de bannir l'oisiveté. Lorsque, dans une assemblée, un chef propose une entreprise et demande qui veut le suivre, ceux à qui plaisent et l'expédition et le chef se lèvent et

lui promettent leur assistance; aussitôt la multitude applaudit. Qui de ceux-là refuse ensuite de marcher avec lui est regardé comme un déserteur et un traître, et l'on n'a plus foi en lui pour rien. »

Un siècle et demi après César, Tacite écrivait dans son fameux livre *des Mœurs des Germains,* composé en leur honneur, pour faire rougir les Romains dégénérés de son temps :

« C'est la gloire, c'est la puissance d'être toujours environné d'une nombreuse troupe de jeunes guerriers d'élite qui font la dignité du chef pendant la paix, et sa sûreté à la guerre... Des banquets grossièrement apprêtés, mais abondants, leur tiennent lieu de solde... Si une tribu languit dans l'oisiveté d'une longue paix, la plupart des jeunes gens vont d'eux-mêmes chercher les nations qui font la guerre. »

On ne pouvait pas songer à vivre en paix avec un pareil peuple. La grande préoccupation de l'empire, dès son avènement, fut la lutte avec les Germains. Un instinct l'avertissait-il qu'il périrait par eux?

Tout alla bien d'abord. Huit légions, échelonnées de l'Helvétie à la mer, faisaient bonne garde sur la frontière du Rhin qui se couvrit de forteresses, de camps retranchés et de colonies militaires. Pour mieux se garantir encore des entreprises de ces chefs d'expéditions dont parle César, on attira sur la rive gauloise des bandes de Germains qu'on fixa dans le voisinage des camps romains, avec l'espoir de

trouver dans ces déserteurs de la forêt d'outre-Rhin des auxiliaires intéressés à chasser du pays les guerriers qui viendraient y chercher fortune.

Il en venait malgré tout et, pour en avoir raison, les Romains franchirent le fleuve en l'an 12 avant Jésus-Christ. Drusus, le gendre d'Auguste, porta ses armes jusqu'à l'Elbe. Après lui, son frère Tibère s'avança jusque chez les Langobards, si connus depuis sous le nom de Lombards, qui habitaient alors les bords de la Sprée, le pays où est aujourd'hui Berlin (an 5 de l'ère chrétienne[1]). Les tribus du Nord, intimidées par ces pointes audacieuses, livrèrent des otages et se laissèrent rançonner par les généraux romains qui prenaient insensiblement possession de leur territoire, y recrutant des soldats et faisant largesse aux chefs de ce droit de cité, si prisé des Gaulois. Au sud, les Suèves, jadis l'effroi de la Gaule, fuyant à leur tour un voisinage redouté, allèrent s'établir en corps de nation, à la vieille mode arienne, dans la contrée à l'est de la Souabe, d'où ils chassèrent les Boïens qui l'occupaient depuis leur départ de la Cisalpine.

Rome semblait déjà avoir partie gagnée; un désastre inattendu lui enleva pour toujours la Germanie du Nord. Arminius, le chef des Chérusques, un de ces nouveaux citoyens romains que Rome avait pris à sa solde, extermina dans la forêt de Teutoburg, en avant du Weser, trois lé-

1. Le chiffre des dates ira maintenant en grossissant, comme il a été expliqué au chapitre III.

gions commandées par Varus[1] (an 9) et les autres évacuèrent en toute hâte cette terre perfide. Le fils de Drusus, envoyé quelques années plus tard dans les forêts du Weser pour y venger l'armée de Varus, en revint décoré, en signe de victoire, du pompeux surnom de Germanicus[2]; mais on n'y retourna pas après lui. Les gouverneurs de la Gaule eurent dès lors assez à faire, sur ce point, de la défendre et contre les bandes de pillards qui franchissaient le Rhin aux époques de troubles, et contre les prétendus auxiliaires attirés sur la rive gauloise, aussi peu rassurants pour elle que des loups apprivoisés pour une bergerie.

Il faut dire que le terrain perdu de ce côté fut regagné sur la rive germaine occupée par les Suèves. Des troupes de Gaulois partis à l'aventure, comme aux anciens temps, se répandirent dans le pays qui demeurait désert entre le Neckar, le Rhin et le Danube (aujourd'hui le grand-duché de Bade et une partie du Wurtemberg, et s'y installèrent sous la protection romaine, au prix d'une dîme qui fit donner à la contrée le nom de *Champs décumates*. Ils y étaient encore au troisième siècle, abrités derrière une ligne de

1. On dit qu'Auguste fut tellement bouleversé par la nouvelle de ce désastre qu'il demeura enfermé plusieurs jours dans son cabinet, où il se frappait la tête contre les murs en criant : « Varus, rends-moi mes légions ! »

2. C'était une coutume à Rome, de donner aux généraux, dans les grandes occasions, le nom des pays soumis par eux, de même que nous qualifions les nôtres de principautés et de duchés imaginaires, empruntés aux lieux témoins de leurs victoires. Notre duc de Malakof se serait appelé dans l'ancienne Rome : le Criméen, comme on disait Scipion *l'Africain*, Scipion *l'Asiatique*, et avant ceux-là *Coriolan*, le nom donné au vainqueur de Corioles.



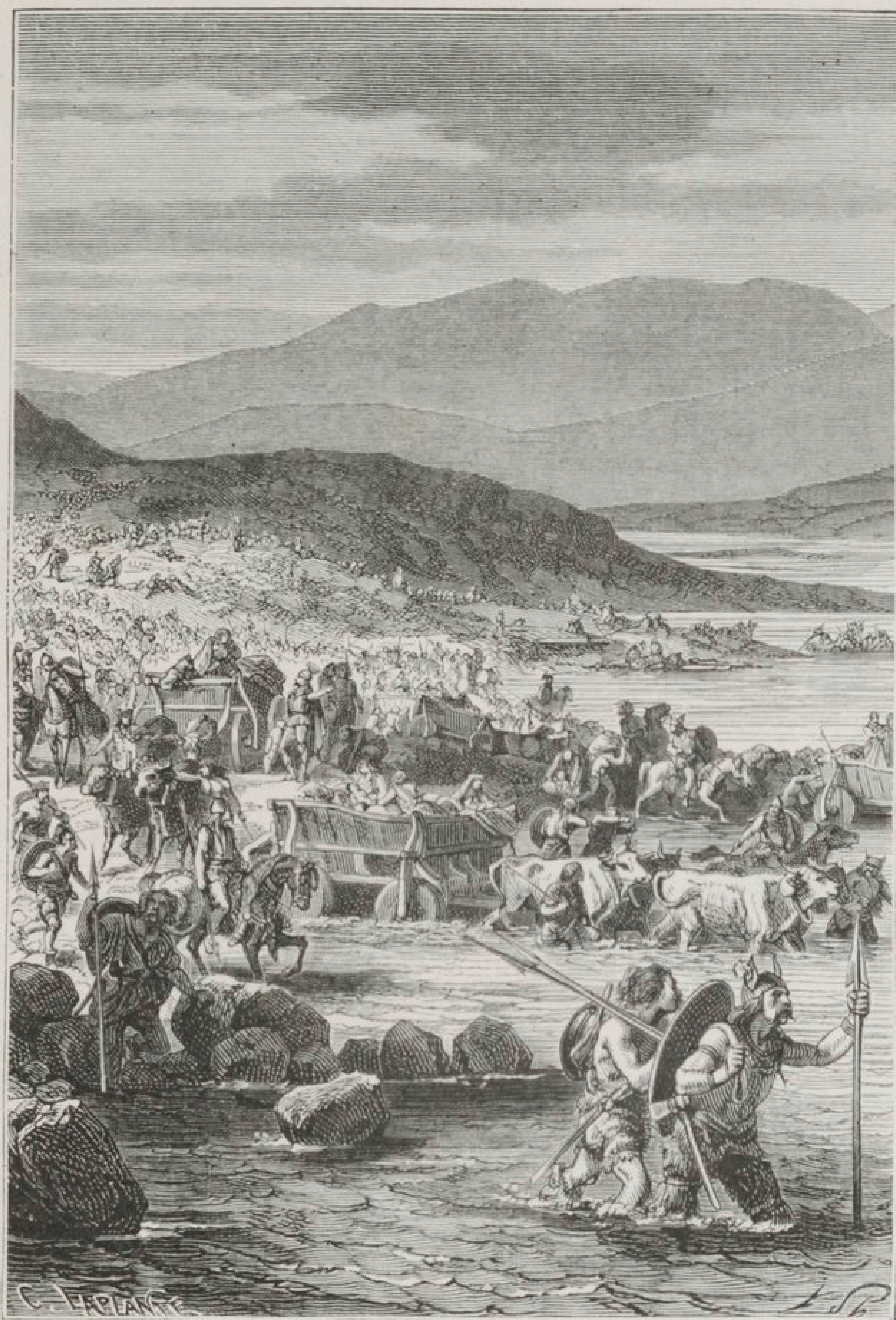
DÉFAITE DE VARUS. LES LÉGIONS ROMAINES PASSENT SOUS LE JOUG.

postes militaires que reliait un immense retranchement, partant de Mayence pour aller rejoindre le Danube vers le point où est Ulm aujourd'hui.

Il y eut alors un mouvement en avant dans toute la Germanie. Le monde romain s'avilissait et s'énervait chaque jour davantage sous le despotisme impérial ; la décadence militaire, à laquelle ne pouvaient échapper longtemps des armées sans patrie, vendues à qui les gorgeait, donnait à la fin beau jeu à ces hordes sauvages, refoulées depuis César. Sentant venir l'heure de la vengeance et de la curée, elles s'organisèrent, pour mieux la saisir, en deux grandes confédérations : celle des Francs qui comprenait toutes les tribus éparses entre le Rhin, le Weser et le Mein, et celle des Alamans qui rallia les peuplades suèves cantonnées en dehors du rempart des Champs décumates, rempart désormais impuissant, et bientôt renversé.

Francs et Alamans ! l'apparition de ces deux noms-là fait époque dans notre histoire : France et Allemagne en viennent.

En même temps, des peuples, jusqu'alors inconnus de Rome, descendaient des bords de la Baltique sur les Alpes et le Danube. C'étaient les Burgondes — plus tard les Bourguignons — et les Vandales, partis de la Poméranie et de la Prusse actuelles ; les Hérules, qui arrivaient du pays occupé autrefois par les Cimbres de Marius ; les Goths, dont la pointe de la presqu'île scandinave porte encore le nom (*Gothland, Gothie*), et qui, gagnant de proche en pro-



ÉMIGRATION DES GAULOIS.

che, s'étaient avancés jusqu'aux régions de la mer Noire, d'où ils menaçaient sans cesse les riches provinces de l'ancien royaume de Macédoine.

Ici finit la Germanie de César et de Tacite, comme aussi l'empire d'Auguste, et commence une phase nouvelle de l'histoire de notre pays. Nous touchons à la terrible époque de l'invasion des Barbares, d'où il devait sortir, après de longues souffrances, transformé et régénéré.

Parlons auparavant d'un autre grand fait historique, qui n'a pas moins contribué que la conquête des Barbares à transformer la vieille Gaule, je veux dire sa conquête par le christianisme.

CHAPITRE XI.

LA GAULE CHRÉTIENNE.

Rome ne croyait plus à ses dieux quand elle força la Gaule de les prendre. César affichait en plein sénat son mépris des fables de la mythologie, et Cicéron, le grand orateur de ce temps-là, demandait à ses amis comment deux augures[1] pouvaient se regarder sans rire.

On conçoit que le Mars-Camul et l'Esus-Jupiter, imposés à l'adoration des peuples de la Gaule par des maîtres qui s'en moquaient, ne devaient pas être adorés avec une foi bien profonde. La vieille religion druidique n'en déclinait pas moins d'année en année, par suite de la déconsidération toujours croissante de sa corporation sacerdotale, exclue sans retour du gouvernement des cités. Mêlés forcément à toutes les tentatives de révolte contre la domination étrangère, les druides ne tardèrent pas à se voir proscrits, non comme prêtres, mais comme rebelles, et disparurent rapidement, surtout dans la région de l'ancienne Province ro-

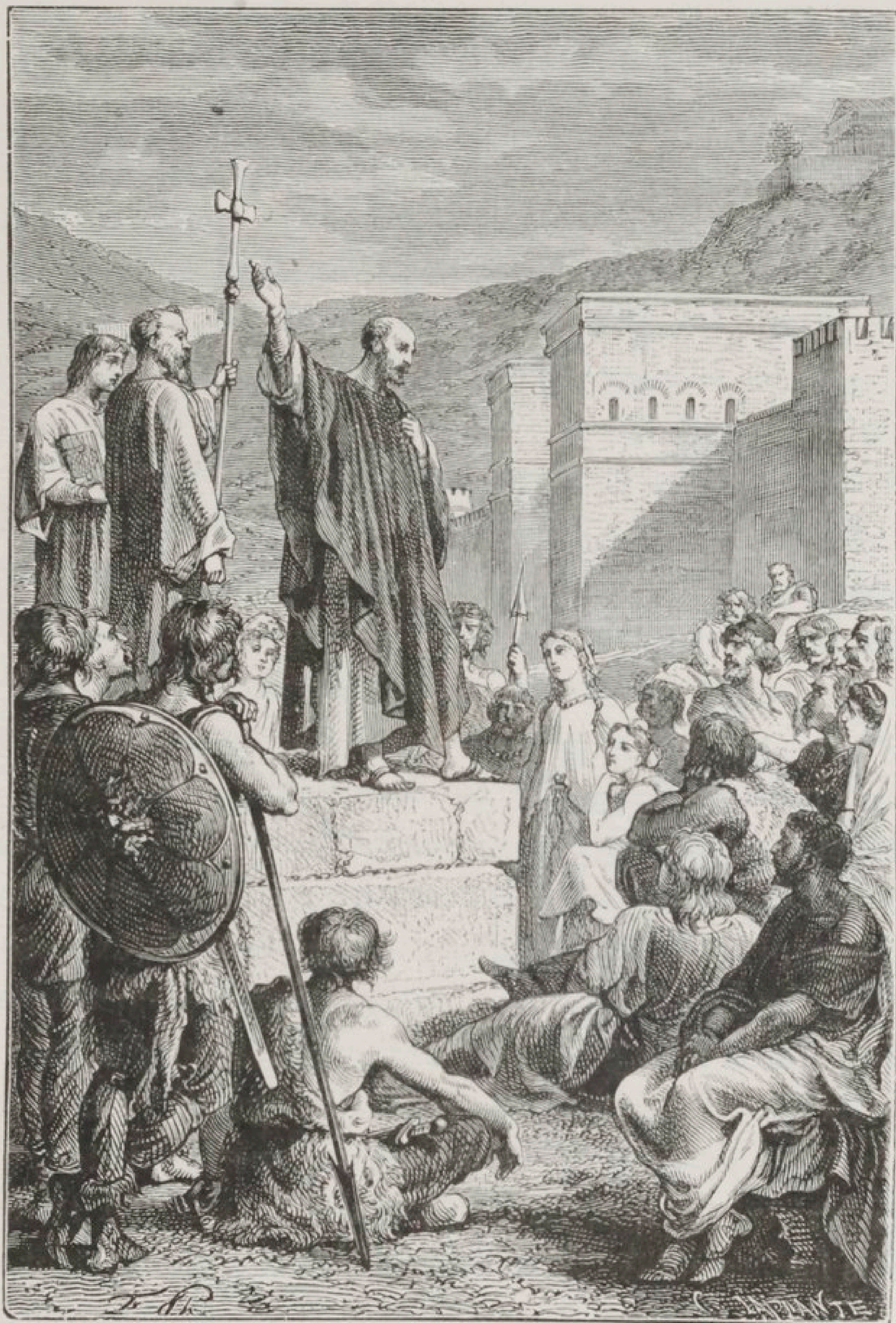
1. Les augures étaient des prêtres romains qui prétendaient reconnaître la volonté des dieux, en examinant les entrailles des bœufs et des moutons égorgés devant leurs autels, et en regardant les oiseaux voler.

maine, où le contact des marchands étrangers les battait en brèche, longtemps déjà avant l'arrivée des Romains.

Ils laissaient une place à prendre qui fut bientôt prise.

Deux cents ans environ après César, une religion nouvelle fit son apparition dans la vallée du Rhône. Elle était apportée de l'Orient par des Grecs de Smyrne, venus des mêmes rivages que les fondateurs de Marseille ; ils fondèrent à Lyon la première église chrétienne qu'ait vue notre pays. Lyon était alors sa capitale, et de nos jours encore, l'archevêque de Lyon se donne le titre de *primat des Gaules,* en souvenir de la vieille suprématie de son église sur les églises gauloises, ses filles.

Le génie fier et joyeux de la Gaule se prêtait merveilleusement aux enseignements de l'Évangile. Elle ouvrit d'elle-même ses portes à cette religion d'amour et de liberté, dans laquelle prêtres et fidèles de tout rang, les esclaves avec les autres, s'asseyaient ensemble aux agapes fraternelles des premiers temps du christianisme. Le peuple des villes, plus accessible aux nouveautés, abandonna le premier ses vieilles divinités, jadis avides de sang humain, ralliées maintenant aux maîtres étrangers, pour le dieu universel et bon qu'on venait lui prêcher. Après Lyon, Vienne, Valence, Autun, Châlon, puis Dijon et Besançon eurent bientôt leurs églises que les magistrats romains essayèrent en vain d'étouffer au berceau, pour cause de rébellion contre les dieux de l'empire. Traités d'impies, de mangeurs de petits enfants, injuriés par la populace qu'on



PRÉDICATION DU CHRISTIANISME A LYON.

ameutait contre eux, condamnés aux supplices les plus cruels, les chrétiens de la Gaule résistèrent à tout, et leur nombre allait toujours croissant au milieu des persécutions.

Vers l'an 250, de nouveaux missionnaires, parmi lesquels était saint Denis, l'apôtre de Paris, partirent de Rome pour venir évangéliser l'intérieur de la Gaule. Ils périrent presque tous à la tâche ; mais leur sang fut fécond. Gagnant de proche en proche, le christianisme pénétra, en moins d'un demi-siècle, dans toute l'Aquitaine et jusqu'au fond de la Belgique. Il avait attiré à lui une grande partie des populations gauloises quand éclata la fameuse révolte des Bagaudes, le premier soulèvement des campagnes contre les villes dont il soit fait mention dans notre histoire.

C'était le moment où les bandes germaines, s'essayant à la conquête de la Gaule, commençaient à y promener la mort et l'incendie en tous sens ; où l'empire, déjà aux abois, achevait de ruiner par ses exactions les peuples qu'il était impuissant à protéger. Réduits au désespoir par la misère et l'oppression, les paysans gaulois coururent aux armes d'un bout du pays à l'autre (285), saccagèrent partout les grands domaines et s'emparèrent d'un grand nombre de cités dont le petit peuple leur ouvrit les portes. Autun, qui leur résista, fut mis par eux à feu et à sang. La terreur qu'ils inspiraient devint telle que Dioclétien, qui venait de s'emparer de l'empire, se donna tout exprès un collègue pour envoyer contre eux un empereur. Ce fut le Goth Maximien, un géant des contes des fées, haut de huit pieds,

qui cassait la jambe à un cheval d'un coup de poing, et prenait les bracelets de sa femme pour s'en faire des bagues. L'armée des paysans ne put tenir longtemps devant ce terrible guerrier, et ses débris, s'étant réfugiés sur le territoire des Parisiens, y furent exterminés dans la presqu'île formée entre la Marne et la Seine, à leur confluent en avant de Paris. Il y avait là un vaste camp retranché, dont on faisait remonter l'origine à César, et le fossé qui le fermait porta longtemps après le nom de *fossé des Bagaudes*. Saint-Maur-des-Fossés, près Paris, lui doit son nom.

La défaite de la Bagaudie, comme on l'appelait, devint le signal d'une nouvelle persécution contre les chrétiens, accusés d'avoir trempé dans l'insurrection. La région du Nord, le dernier refuge des Bagaudes, fut celle qui compta le plus de martyrs. Là périrent les apôtres de Soissons, saint Crépin et saint Crépinien, deux frères de famille noble, qui s'étaient faits cordonniers, pour avoir plus facilement accès dans la classe populaire ; saint Rieul, le patron de Senlis ; saint Quentin, qui a laissé son nom à l'ancienne capitale du territoire des Véromandues, le Vermandois.

Constance Chlore, qui succéda à Maximien dans le gouvernement de la Gaule, mit fin à la persécution. Il avait épousé une chrétienne, inscrite aujourd'hui au calendrier sous le nom de sainte Hélène, et dont le fils, le fameux Constantin, allait bientôt faire du christianisme la religion officielle de l'empire.

Notre Gaule avait gagné au partage de l'empire romain

fait par Dioclétien une sorte d'existence indépendante. L'Espagne et la Bretagne, l'Angleterre d'aujourd'hui, se groupaient derrière elle dans ce qu'on appelait la préfecture des Gaules, dont la capitale était Trèves. Il y a longtemps que Trèves est devenue une ville allemande ; mais les chefs de la Gaule l'avaient choisie dans ce temps-là pour résidence, s'y trouvant mieux en mesure de faire tête au flot d'envahisseurs qui arrivait par le Rhin. C'était alors une cité magnifique, le rempart de la Gaule contre les Germains, qui allaient bientôt s'en venger, en la saccageant impitoyablement. On y voit encore les restes de l'immense amphithéâtre dans lequel Constantin, revenant vainqueur d'une expédition au delà du Rhin, donna à dévorer aux bêtes féroces les chefs des maraudeurs francs, surpris dans leurs repaires.

Lorsque Constantin, devenu empereur, se déclara chrétien, les chefs des églises gauloises se trouvèrent tout à coup des personnages importants dans le pays.

En accumulant sur sa tête toutes les fonctions publiques, Auguste, le fondateur de l'empire, n'avait eu garde d'oublier celle de souverain pontife, qui était à Rome une magistrature comme le consulat et le tribunat, et que l'incrédule César s'était fait donner avant lui par ses amis les plébéiens. Les empereurs romains avaient donc la haute main sur tout le sacerdoce païen ; Constantin, tout en conservant le pontificat d'Auguste et de César, une des attributions de la dignité impériale, se posa dès sa conversion

en chef suprême de la communauté chrétienne[1], trop heureuse de sa puissante protection pour s'en défendre.

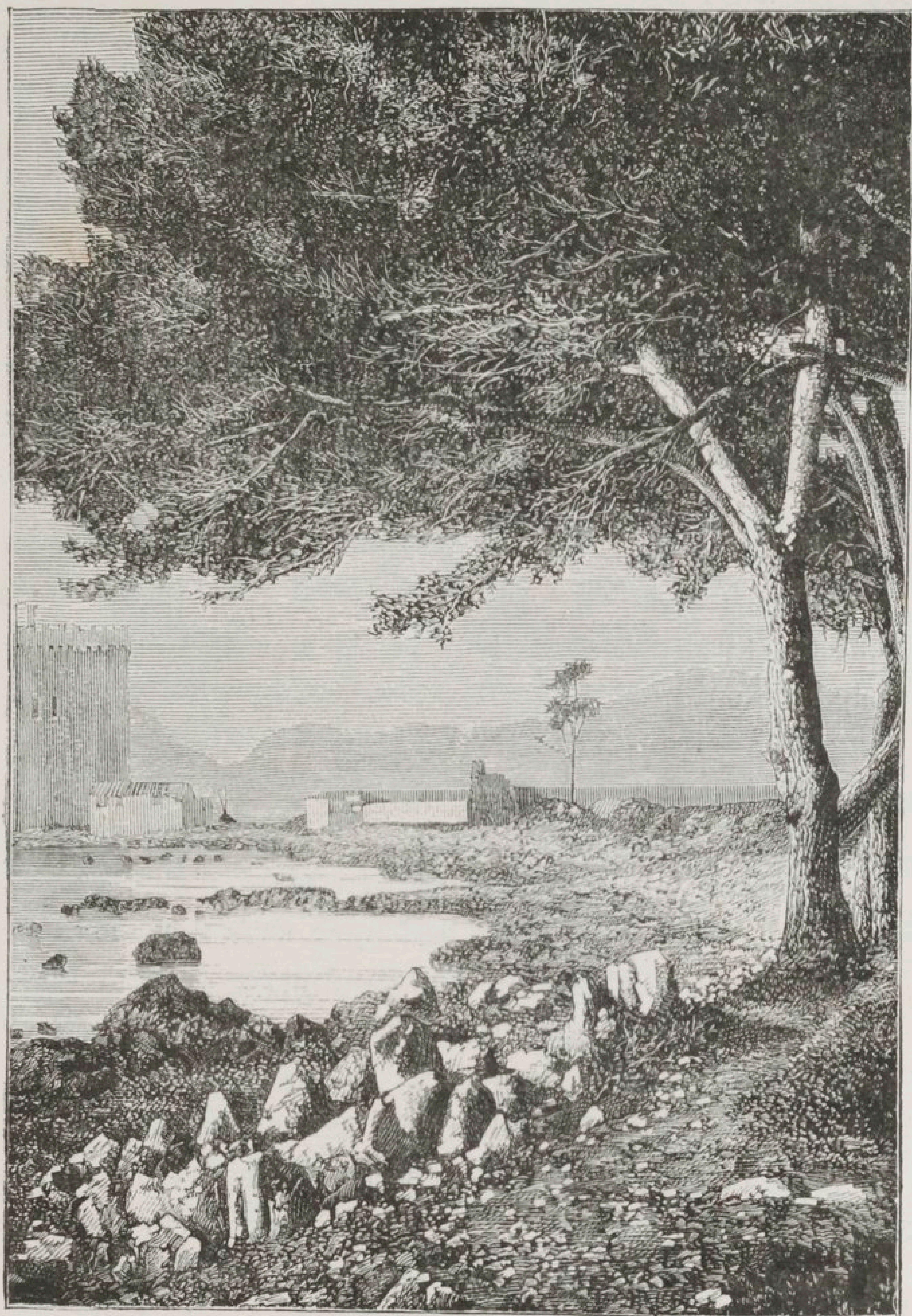
Les évêques, ses collègues, furent investis par lui d'une partie du pouvoir civil, en échange du pouvoir spirituel qu'il s'attribuait. Il les institua juges dans les différends entre leurs ouailles et les administrations municipales. Plus tard, quand l'empereur Valentinien eut institué (365) dans les cités gauloises les *défenseurs*, sortes de tribuns du peuple, élus par les citoyens pour les protéger contre les officiers impériaux, ce fut aux évêques qu'échut partout ce protectorat. Le moment approchait où l'empire en s'écroulant allait laisser les évêques-défenseurs à la tête des populations gauloises, dont ils se trouvèrent les protecteurs naturels contre les envahisseurs barbares, bientôt chrétiens à leur tour. Telle fut l'origine de ces droits de souveraineté, exercés par le haut clergé au moyen âge, qui devaient provoquer des luttes si acharnées entre lui et la bourgeoisie des villes, à l'époque du grand mouvement des communes.

En attendant, la communauté chrétienne mettait à profit la protection impériale pour procéder à son organisation définitive, faite sur le plan des divisions politiques de la Gaule d'alors, que nos circonscriptions diocésaines reproduisaient encore presque entièrement quand la Révolution française vint les bouleverser.

1. Constantin se donnait à lui-même le titre d'évêque extérieur.

Le culte des dieux gallo-romains ne disparut qu'à la fin du quatrième siècle ; mais, dès le règne de Constantin, leurs temples passèrent aux mains des chrétiens dans une partie des villes, et plus d'un, dépouillé de ses statues, vit leurs assemblées de prières en chasser les cris d'animaux égorgés et les odeurs de viandes rôties qui faisaient des temples de l'antiquité autant d'abattoirs et de cuisines à la fois.

La Gaule s'ouvrait en même temps aux institutions monastiques qui devaient jouer pendant de longs siècles un si grand rôle dans la vie de notre pays. Ce fut Athanase, le patriarche d'Alexandrie, qui nous les apporta de l'Égypte, où elles existaient, paraît-il, même avant l'établissement du christianisme. Exilé à Trèves par Constantin, pour un dissentiment théologique, il y fonda avec ses disciples le premier monastère gaulois. Son exemple fut bientôt imité, à Poitiers d'abord, puis à Tours, par saint Martin, le grand convertisseur du centre de la Gaule. De Lyon, où se fonda à la même époque le monastère de l'île Barbe, le mouvement gagna le littoral de la Méditerranée, Marseille et l'île de Lérins, l'*île des saints*, que l'évêque d'Arles, saint Honorat, peupla de moines vers l'an 410. A ce moment la Gaule tombait définitivement aux mains des Barbares. Les monastères devinrent alors des lieux de refuge où l'on accourait de toutes parts s'abriter contre les violences sans frein des nouveaux maîtres. Ce fut là que se conservèrent les derniers vestiges des lettres romaines aux époques de ténèbres et de misères qui allaient commencer.



L'ILE SAINT-HONORAT.

CHAPITRE XII.

L'INVASION DES BARBARES.

C'est une longue histoire que celle de l'invasion de la Gaule par les Barbares de la Germanie. Elle remonte aux Teutons exterminés à Aix par Marius, aux Souabes d'Arioviste qui se taillaient déjà une province dans notre Alsace, quand César les en chassa. Pendant cinq cents ans Rome défendit, à son profit, contre les guerriers d'outre-Rhin, la proie qu'ils convoitaient; mais, à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, elle ne leur opposait plus qu'une barrière impuissante. Succombant à la longue sous leurs assauts multipliés, la ville de Romulus, à qui le sceptre du monde échappait, ne disputait plus depuis longtemps sa province gauloise aux barbares qu'avec l'aide d'autres barbares.

En haine de Rome et du paganisme auquel elle s'obstinait, le premier empereur chrétien, l'Illyrien Constantin, avait transporté, en 330, le siège de l'empire sur les rives du Bosphore grec, dans sa ville à lui, Constantinople. Il eut peur de ces légions du Rhin qui, depuis Vitellius, avaient fait tant d'empereurs, lui le dernier, et sacrifiant,

comme il n'arrive que trop souvent aux chefs des peuples, l'intérêt de son peuple à celui de sa dynastie, il dispersa dans les villes de l'intérieur de la Gaule le long cordon de troupes qui gardait les camps retranchés, échelonnés par Auguste sur toute la rive gauche du Rhin.

Ce fut le commencement de la déroute. Désarmé par les terreurs de ses maîtres, notre pays se trouvait dès lors livré sans défense aux ravages des bandes germaines ; elles ne tardèrent pas à en profiter.

Quand Julien y arriva en 355, il y trouva les Francs déjà campés à demeure dans la contrée qu'arrose la basse Meuse, dont ils s'étaient emparés à la faveur des guerres civiles qui suivirent la mort de Constantin. Les empereurs de passage qui se disputèrent alors la Gaule avaient pris à tour de rôle les barbares pour auxiliaires, l'un les Francs, l'autre les Alamans, et, de Bâle à Cologne, les villes gallo-romaines, Strasbourg et Mayence entre autres, venaient d'être saccagées de fond en comble par ces terribles auxiliaires.

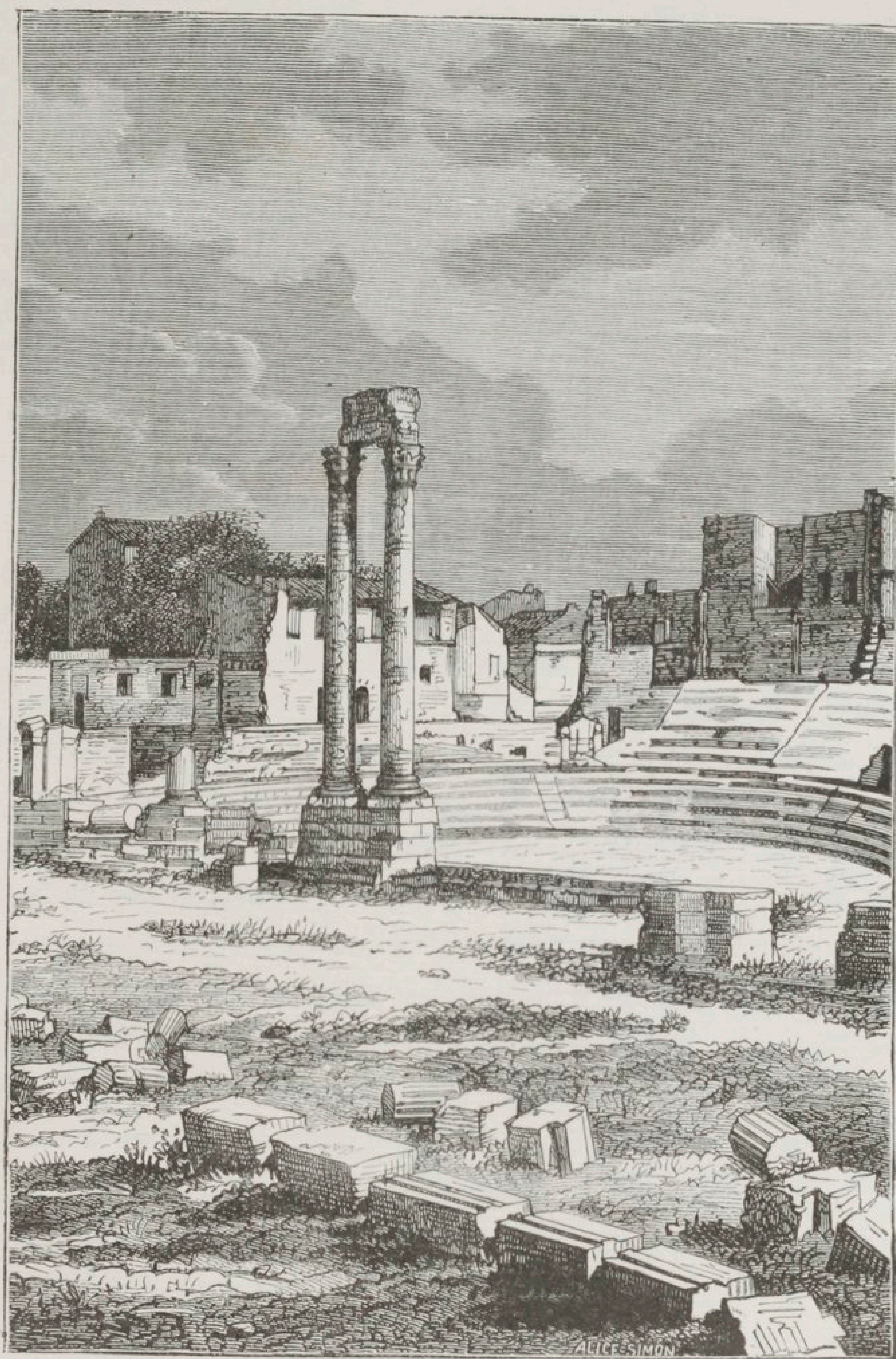
Julien battit les Alamans en vue des ruines encore fumantes de Strasbourg et les rejeta de l'autre côté du Rhin ; mais il n'essaya pas de chasser les Francs de leurs établissements qu'ils continuèrent d'occuper, à titre d'alliés de Rome, il est vrai. Ce fut ainsi que commença l'occupation de notre pays par les nouveaux conquérants, à l'amiable, les anciens cédant de bonne grâce ce qu'ils ne pouvaient plus garder.

Pendant cinquante ans, les Francs de la Meuse, gardiens de la rive gauche du Rhin[1], demeurèrent avec les maîtres romains de la Gaule sur le pied à la fois d'une sorte d'alliance et d'une demi-hostilité. Pendant qu'aux expéditions du printemps, les chefs de bande de la nation s'en allaient, chacun de son côté, piller les campagnes gauloises, d'autres entraient au service des empereurs, faisaient figure à leurs cours, commandaient leurs armées et leurs provinces sous ces titres romains de ducs et de comtes[2] dont la féodalité devait hériter plus tard. Francs et Gallo-Romains se familiarisaient ainsi les uns avec les autres, et le terrain de la domination franque se trouva de la sorte tout préparé quand Clovis vint la fonder.

Enfin en 406, dans la nuit du 31 décembre, une nuée de barbares accourus de tous les points de la Germanie, Suèves, Alains, Vandales, franchit le Rhin sur la glace près de Mayence et se répandit à travers la Gaule, en passant sur le corps des Francs Ripuaires qui, après avoir vaillamment défendu l'entrée des terres qu'on leur avait cédées, se mirent à les ravager, à la suite de leurs frères de la Germanie, et ruinèrent de fond en comble Trèves qui ne s'en releva pas.

Ce premier flot d'envahisseurs s'écoula bientôt en Espagne par les passages des Pyrénées que leur livra Constan-

1. On leur donna le nom de Ripuaires, du mot latin *ripa*, rive.
2. Des mots latins *dux*, général, et *comes*, compagnon.



THÉATRE ROMAIN A ARLES.

tin, un nouvel empereur venu de Bretagne, sur l'appel des Gaulois qu'abandonnait l'empereur de Rome. Constantin avait emmené avec lui les légions de Bretagne, abandonnant à son tour la partie romaine de l'île aux incursions des Pictes, les sauvages habitants des montagnes de la Calédonie, l'Écosse d'aujourd'hui. Il s'établit dans Arles qui devint alors la capitale de la Gaule romaine, bien réduite déjà.

Au nord de la Loire, les provinces du littoral de la Manche s'organisaient en confédération indépendante, sous le nom de Ligue armoricaine. Notre Bretagne d'aujourd'hui recevait alors le nom qu'elle porte des Bretons de la Cornouailles et de la côte méridionale de l'île qui venaient s'y établir, fuyant devant les Pictes ; une tribu de Saxons, arrivés probablement par mer, occupait Bayeux ; tout le pays entre les Cévennes et l'Atlantique était au pouvoir des bandes attardées qui n'avaient pas encore franchi les Pyrénées : il ne restait plus au nouvel empereur que la contrée qui s'étend du Mein à la Méditerranée, le long du Rhin et du Rhône ; elle allait bientôt être entamée à son tour.

Constantin ayant été tué par ses soldats en 411, Jovinus, qui lui succéda dans son commandement, livra la rive gauche du Rhin, depuis Mayence, aux Burgondes, un peuple à part dans le monde barbare, moitié guerrier, moitié travailleur, qui, arrivé dans les derniers temps des bords de la Baltique sur la frontière gauloise, envoyait déjà ses charpentiers travailler dans les villes gallo-romaines.

Honorius, l'empereur de Rome, confirma bientôt la cession faite aux Burgondes, et leur envoya des missionnaires à la voix desquels ils se convertirent docilement, en corps de nation, au christianisme. Ces missionnaires étaient ariens malheureusement, comme celui qui les envoyait, et, si débonnaire que paraisse avoir été la domination des Burgondes, il n'en fallut pas davantage pour établir une barrière entre eux et les populations de la Gaule, maintenues par leurs évêques dans la foi catholique.

Ariens aussi étaient les Wisigoths qu'Honorius dirigea lui-même sur la Gaule, à titre d'alliés et de défenseurs, dans l'année qui suivit la mort de Constantin. Ceux-là campaient depuis 36 ans dans les terres romaines, où ils étaient à la solde des empereurs. Refoulés, en 376, de l'autre côté du Danube par les Huns qui les avaient chassés des steppes de la mer Noire, ils avaient longtemps servi Théodose dans ses guerres contre les autres barbares. Leur roi Alaric venait de saccager Rome en 410, mais l'accord n'avait pas tardé à se rétablir entre eux et les empereurs romains. Ataulf, le successeur d'Alaric, arrivait en Gaule non seulement l'auxiliaire, mais encore le beau-frère d'Honorius qui lui avait donné sa sœur Placidie.

Tel était le peuple qui faillit, dans la grande débâcle de l'invasion germaine, recueillir l'héritage de Rome sur le sol de la future France. Initié déjà de longue date à la civilisation romaine, il se trouva dès l'abord comme chez lui dans les riches et florissantes cités du midi de la Gaule

qui se soumirent à lui sans résistance apparente. Nul n'y songeait alors aux Francs dont les tribus d'avant-garde n'avaient pas encore dépassé les régions de la basse Meuse et de l'Escaut.

Les Wisigoths s'étaient cantonnés en arrivant dans les environs de Narbonne ; ils se trouvèrent bientôt établis à Toulouse, à Bordeaux, à Saintes, à Poitiers, dans tout le pays qui va de la Loire aux Pyrénées. L'ambition les poussant, ils se présentèrent même (425) aux portes d'Arles ; mais ils furent repoussés par le célèbre Aétius, un guerrier hun qui s'était mis au service de Rome, et qui défendait en Gaule les restes de son ancienne domination.

C'étaient toujours barbares contre barbares. Pendant longtemps Aétius arrêta, avec ses bandes de Huns, les empiétements des Burgondes et des Wisigoths. Il avait avec lui une tribu d'Alains qu'il établit à demeure sur les terres de l'Orléanais, en 442, avec mission de faire tête aux Bretons de la basse Loire et aux Gaulois insurgés du bassin de la Seine.

Mais la lutte devenait chaque jour de plus en plus difficile. Il fallut bientôt laisser le passage libre aux Burgondes auxquels Aétius permit de franchir le Jura, et qui débordèrent dans la Suisse française d'aujourd'hui, la Savoie et le Dauphiné.

Les Francs gagnaient du terrain de leur côté. De Cologne à la mer, leurs chefs de guerre ravageaient en tous sens les frontières de l'ancienne Belgique. L'un d'eux fut

battu par Aétius, en 447, sur les bords de la Somme, au moment où sa troupe était dans les préparatifs d'un festin de noces. Il s'appelait Clodion, au dire du poète latin qui a chanté cet exploit d'Aétius. Nos historiens en avaient fait jadis le second roi de France, à la suite d'un Pharamond de fantaisie dont on ne retrouve même pas le nom dans les documents historiques de l'époque.

Nous arrivons à l'époque de notre histoire où le premier nom authentique de la série de nos rois francs fait enfin son apparition. C'est à lui, en définitive, que l'on faisait anciennement commencer l'histoire de France. Mais que de choses avant lui, et quelle petite place il tient dans les annales contemporaines!

Quatre ans après la défaite de ce Clodion qui ne se doutait guère assurément de l'honneur qu'on lui ferait un jour, notre pays fut le théâtre d'une lutte gigantesque entre les barbares qui l'occupaient déjà et toutes les tribus restées en Germanie.

Ce fut Attila, le terrible roi des Huns, *le fléau de Dieu*, comme il s'appelait[1], qui conduisit celles-ci à l'assaut de la Gaule, tant de fois ravagée déjà, et dont la richesse sans cesse renaissante attirait sans cesse les envahisseurs. Ses nouveaux possesseurs, Wisigoths, Burgondes, Francs, se groupèrent tous autour d'Aétius, pêle-mêle avec les Saxons de Bayeux, les Alains d'Orléans, et les milices

1. « L'herbe ne doit plus pousser où mon cheval a passé, » disait Attila.

gallo-romaines. Les Bretons seuls manquèrent au rendez-vous, préludant ainsi à l'isolement absolu qui devait les tenir si longtemps à l'écart de la vie française, et dont leurs campagnes ne sont pas encore entièrement sorties.

Sur la liste des chefs barbares accourus pour repousser Attila figurait un chef de Francs, Mérovée, le père de nos Mérovingiens, dont nous ne savons rien du reste, si ce n'est qu'il était de ceux qui combattirent avec Aétius dans cette fameuse bataille de Châlons à la suite de laquelle les hordes d'Attila furent refoulées en Germanie, et où périrent 180,000 hommes, au dire de l'historien goth Jornandès.

Childéric, le fils de Mérovée, lui succéda dans le commandement de sa bande, on ne saurait dire en quelle année, tant sont incomplets les renseignements que nous possédons sur cette époque de notre histoire. Ce Childéric régnait à Tournai où l'on a retrouvé son tombeau dans les années du règne de Louis XIV. Il ne joua lui-même qu'un rôle très effacé, et sa tribu n'avait rien qui la distinguât des autres tribus de la nation franque quand il la laissa, en 481, à son fils Clovis.

Le peuple important de la Gaule était alors celui des Wisigoths dont la domination avait pris un accroissement formidable dans les trente années écoulées entre la bataille de Châlons et la mort du fils de Mérovée. Ils avaient exterminé les Alains d'Orléans, conquis le pays des Arvernes malgré la résistance désespérée des habitants, arraché

presque toute l'Espagne aux barbares de l'invasion de 406. Un moment, leur roi Ewarik, devenu maître de la province d'Arles, après le renversement du dernier empereur de Rome, en 476, put se croire appelé à donner des lois à toute l'ancienne Gaule. Nous ne porterions pas aujourd'hui le nom de Français si la fortune avait tourné de ce côté-là.

Mais, en 483, une maladie emporta Ewarik dont le sceptre tomba aux mains d'un enfant, et le rêve d'avenir de son peuple croula avec lui. Les Burgondes, qui avaient grandi aussi pendant ces trente années, et qui s'étaient avancés déjà, d'une part dans les vallées du Doubs et de la Saône, l'ancien pays des Séquanais et des Éduens, de l'autre jusqu'à la Durance, les Burgondes envahirent la province d'Arles, désormais la Provence, et poussèrent jusqu'à la Méditerranée. L'équilibre se rétablissait entre les possesseurs du midi de la Gaule; mais de nouveaux conquérants allaient bientôt entrer en scène, aux mains desquels devait rester tout le pays : c'étaient les Francs, nos parrains définitifs.

Nous arrivons enfin à ce qui, pendant longtemps, a été regardé comme le point de départ de notre histoire, au règne de Clovis, le fondateur de la domination franque en Gaule.

On peut juger maintenant si c'est là réellement que commence l'histoire de notre pays, et si son vrai nom, pour aller au fond des choses, est bien celui qui nous vient d'une poignée de barbares germains. N'étions-nous pas avant

eux, et ne sommes-nous pas restés les Gaulois? Du reste, pour être arrivés aux Francs, nous n'en sommes pas encore à la France. Il faudra bien des siècles encore à la vieille Gaule, après avoir perdu son nom des anciens temps, pour accepter tout entière celui qu'elle a rendu si glorieux.

FIN.

TABLE.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

